



Master

2024

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

Au fondement de la domination : le traumatisme pour une théorie politique
du trauma

Rodriguez Oliveira, Elsa

How to cite

RODRIGUEZ OLIVEIRA, Elsa. Au fondement de la domination : le traumatisme pour une théorie politique du trauma. Master, 2024.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:182393>

Mémoire de Maîtrise en Science Politique

Théorie politique

AU FONDEMENT DE LA DOMINATION :
LE TRAUMATISME

Pour une Théorie Politique du Trauma

Direction : Prof. Matteo Gianni

Jury : Dr. Yoann Della Croce

2024

REMERCIEMENTS

La réalisation de ce mémoire a été pénible et fastidieuse, bien que je sois profondément passionnée par la théorie politique et ait à cœur de penser de plus ‘caring’ futurs. Il m’a fallu bien du soutien pour m’éviter d’abandonner et faillir à l’obtention de mon diplôme après deux années de cours déjà éprouvantes. C’est donc avec beaucoup de gratitude que je remets enfin ce travail, et avec une particulière attention que je tiens à remercier chaque personne qui a contribué d’une manière ou d’une autre à cette réalisation.

En premier, je tiens à te remercier Sophie Ratcliff pour le soutien indéfectible dont tu as fait preuve à mon égard dès le premier jour que je t’ai connue, ici, entre ces murs. Non seulement tu as été une amie extraordinaire et un soutien émotionnel précieux, mais tu as aussi été une grande source de stimulation intellectuelle et as ainsi grandement participé à l’évolution de ma pensée académique. Tu t’es surtout impliquée activement dans mes études lorsque je me trouvais en difficulté, y compris dans la rédaction de ce mémoire. Grâce à toi, j’ai pu les surpasser et espérer achever mes études, ce qui n’aurait peut-être pas été possible sans ton aide. Je te remercie donc sincèrement pour tes conseils, tes retours, ton aide organisationnelle, ton temps mais surtout pour ta présence.

Je tiens également à vous remercier Prof. Matteo Gianni et Dr. Yoann Della Croce pour votre précieux soutien, votre disponibilité et surtout, votre patience. Je n’ai pas été une étudiante facile à suivre, mais vous avez surpasser les attentes de votre rôle en croyant si fermement en mon potentiel et en vous tenant si souvent à ma disposition. Votre conviction en mes capacités à mener à terme ce travail m’a portée et poussée à me dépasser, et pour cela, je vous en serai longtemps reconnaissante. Je vous remercie également pour les magnifiques compliments que vous m’avez adressée lors de ma soutenance orale qui resteront chaudement gravés dans mon cœur ; je n’aurai pas pu mieux choisir mes guides.

En toute cohérence avec le sujet de ce papier, c’est naturellement que je tiens à vous remercier vous aussi, mes thérapeutes, celles qui m’ont confrontées à mes propres traumas. Votre contribution est immense tant sur le plan émotionnel, qu’intellectuel et spirituel. Vous m’avez non seulement permises de survivre aux grands épisodes de détresse que j’ai rencontrés dans le cadre de la réalisation de ce mémoire, mais vous constituez également et surtout le fondement de l’inspiration de ce projet - bien qu’il ne permette pas de rendre compte de l’immense richesse

de nos échanges. Je tiens donc à vous remercier profondément Madame Emmanuelle Assal pour l'implication dont vous faites preuve lors de chacune de nos séances et la qualité de votre présence thérapeutique. Ma gratitude est grande pour toi, Neeta Duvernois, guérisseuse et amie, à la hauteur de ta générosité et de tes compétences thérapeutiques pour lesquelles tu (te) donnes tant. Je vous suis, à toutes deux, profondément reconnaissante pour votre guidance précieuse qui continuera de résonner bien au-delà de ces pages.

Je tiens également à vous remercier du fond du cœur, vous, mes parents et toi, ma sœur, qui m'avez soutenue à votre manière tout au long de mon parcours universitaire. Bien que le monde académique vous soit étranger, vous m'avez constamment témoigné votre amour, votre fierté et votre soutien, et pour ceci, je vous suis reconnaissante. Merci également pour votre patience et votre confiance en mes compétences, sans lesquelles je n'aurais sûrement jamais pu aboutir à un tel résultat.

Finalement, je tiens également à remercier la Fondation Hélène et Victor Barbour pour votre soutien financier ces deux dernières années, sans lequel il m'aurait été très difficile de mener à bout mes études sans y laisser ma santé. La sérénité que m'a apportée ce financement constitue une aide inestimable qui a joué un rôle déterminant dans l'accomplissement de mon parcours académique, et pour laquelle je vous suis donc sincèrement reconnaissante.

Ces remerciements peuvent sembler particulièrement longs pour un si modeste travail, mais c'est parce que sa valeur symbolique dépasse largement sa valeur académique intrinsèque et que je tenais à inscrire tout ceci dans la matière, qu'il me fallait écrire autant de lignes. J'espère être parvenue à rendre compte de l'étendue et de la qualité de votre soutien, bien que de nombreuses autres personnes ont contribué à l'aboutissement de ce travail. Plus encore, j'espère que ce mémoire, fruit de tant d'efforts partagés, saura honorer la confiance que vous m'avez toujours accordée et faire écho à la générosité dont vous avez fait preuve à mon égard. Au-delà de l'accomplissement académique, ce travail porte en lui l'empreinte de tous ces précieux accompagnements pour lesquels je suis profondément reconnaissante.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	5
Contextualisation	5
Structure et problématique	7
Cadre théorique et méthodologique	9
HISTOIRE DU CONCEPT	12
De somatique à psychique : Charcot, Janet et Freud	12
Droit de réparation et stigmatisation	15
‘Post-Traumatic Stress Disorder’ et l’institution d’une objectivité diagnostique	19
Critiques et controverses	23
LE TRAUMATISME : ENJEU DE VIOLENCE	28
D’une étiologie événementielle à la violence	28
Qu’est-ce que la violence ?	30
Proposition conceptuelle du traumatisme et implications	33
LE TRAUMATISME : FONDEMENT DE LA DOMINATION	40
La domination et les trauma studies	40
Quid des traumatismes des bourreaux ?	43
La fabrique des dominants par la traumatisation	47
Traumatisme et perpétuation de la violence et de la domination	54
CONCEVOIR L’EMANCIPATION	58
De la nécessité du care	58
Qu’est-ce que le care ?	60
Enjeux de responsabilité	61
La délibération comme pratique et espace de ‘guérison’ collective	63
CONCLUSION	65
BIBLIOGRAPHIE	68

INTRODUCTION

Contextualisation

La saillance du traumatisme ne cesse de croître aussi bien dans la sphère publique et médiatique, que politique et académique, au point de s'être imposé "comme un lieu commun du monde contemporain" au travers duquel se pense et se conçoit désormais le monde (Fassin & Rechtman, 2007; Haslam & McGrath, 2020). Pourtant, sa définition fait constamment l'objet de controverses en raison notamment de son ambiguïté à la fois morale, politique et conceptuelle (Blehm, 2024). Il n'est pas aisé de saisir la signification du traumatisme tant sa définition manque de clarté, au point que de nombreux travaux font simplement l'impasse sur l'exercice qui consiste à établir le définir, quand bien même le traumatisme y soit explicitement thématiqué (e.g. Alford (2016); Goozee (2021)) (Krupnik, 2019). L'absence d'une définition consensuelle du traumatisme reflète non seulement la complexité du phénomène, mais également les enjeux disciplinaires et idéologiques sous-jacents à sa conceptualisation. Cette indétermination soulève des questions épistémologiques fondamentales quant à la nature même du traumatisme et à la façon dont il devrait être appréhendé dans les différentes disciplines concernées. Malgré l'ambiguïté morale et politique que présente ce concept, il peine effectivement à percer l'intérêt de la théorie politique tant son ancrage dans la psychiatrie a marqué sa conceptualisation.

L'analyse sémantique de son évolution met en exergue une tendance expansionniste constante, souscrivant à davantage d'inclusivité et rendant ainsi compte d'une variété chaque fois plus importante d'expériences humaines (Haslam & McGrath, 2020). Sa définition fait ainsi l'objet de nombreuses révisions afin de s'aligner avec l'évolution des sensibilités face au préjudice (trad. libre '*harm*'). Le traumatisme concentre une importante variété d'enjeux faisant appel à de nombreux domaines d'expertises, et pourtant, les échanges interdisciplinaires semblent épineux, s'ils ne sont pas franchement désapprouvés. On constate effectivement une grande variété du concept avec une typologie qui semble s'élargir chaque fois davantage (e.g. traumatisme collectif (Erikson, 1991), social (Erikson, 1994), insidieux (Brown, 1995), historique (Brave Heart & DeBruyn, 1998), transgénérationnel (Danieli, 1998), culturel (Alexander, 2004; Sztompka, 2000), développemental (Van Der Kolk, 2005), racial (Carter, 2007), identitaire (Kira et al., 2008), post-colonial (Craps, 2013), systémique (Goldsmith et al., 2014), politique (Alford, 2016), environnemental (Craps, 2020; Cunsolo & Ellis, 2018), structurel (Ruíz, 2024) etc.).

Les études du traumatisme (*trauma studies*), champ interdisciplinaire développé dans les années 1990, s'est d'abord développé à l'intersection entre la littérature et la psychanalyse avant de s'ouvrir aux sciences humaines (Luckhurst, 2008; Visser, 2011). L'ouvrage édité Cathy Caruth 'Trauma : Explorations in Memory' (1995) est considéré comme fondateur des *trauma studies*. Dans le domaine des sciences politiques, ce sont d'abord les relations internationales qui se sont intéressées au traumatisme, notamment comme résultante des conflits internationaux¹ (Resende & Budryte, 2014). C'est dans le cadre des approches critiques que l'on retrouve la majorité des travaux en théorie politique portant sur le traumatisme, bien qu'elles restent relativement peu nombreuses par rapport à d'autres domaines en sciences sociales. Pourtant, le traumatisme est au cœur de nombreuses luttes pour la reconnaissance et soulève des enjeux identitaires importants en raison de son lien intime avec le droit des victimes, et mérite ainsi davantage d'attention de la théorie politique (Fassin & Rechtman, 2007). Comme nous le verrons à travers ce mémoire, les travaux à ce sujet ont permis de démontrer les impacts traumatiques de la domination et en partie comment la *traumatisation*² des groupes dominés permet de maintenir les structures de domination existantes (Bryant-Davis et al., 2017; Waldron, n.d.) . L'absence de prise en charge des personnes et groupes concernés constitue également un des sujets principalement abordés, notamment parce qu'il mène à davantage de traumatisme, tout comme les enjeux d'inégalités de distribution de la vulnérabilité face à celui-ci (e.g. Tironi & Rodríguez-Giralt, 2017; Visser, 2015). Les chercheurs ont également permis de rendre compte des biais des conceptualisations psychiatriques du traumatisme à travers le PTSD, notamment en relevant les normes androcentrées, capitalistes, validistes et occidentales sur lesquelles le concept repose majoritairement (Alcinda, 1999; Craps et al., 2015; Goozee, 2021; Pérez Zapata, 2021).

Leurs critiques se sont étendues dans certains cas à l'institution psychiatrique elle-même, en démontrant les problématiques de pathologisation et de marginalisation des personnes

¹ Voir par exemple : Bell, D. (2006). *Memory, Trauma and World Politics: Reflections on the Relationship Between Past and Present*. (1st ed.). Palgrave Macmillan London. ; Edkins, J. (2003). *Trauma and the Memory of Politics*. Cambridge University Press. ; Hutchison, E., & Bleiker, R. (2008). Emotional Reconciliation. *European Journal of Social Theory*, 11(3), 385-403.

² Le terme 'traumatisation' n'est pas officiellement reconnu dans la langue française, mais il est couramment utilisé dans la littérature scientifique et académique francophone, notamment dans les domaines de la psychologie et des sciences sociales. Dérivé du verbe 'traumatiser', il permet de désigner le processus continu et actif par lequel le traumatisme est produit et maintenu, plutôt que simplement l'état résultant. Son emploi dans ce texte vise à souligner la nature dynamique et systémique de la production du traumatisme par les structures sociales et politiques.

concernées, et comment cela participe à la décontextualisation et à la dépolitisation du concept et de ses enjeux (Burstow, 2003). Malgré leurs préoccupations, leurs tentatives de politisation me paraissent peu satisfaisantes ou du moins insuffisamment complètes pour fonder une théorie politique du traumatisme sérieuse. Ceci est notamment dû au manque de questionnements sur le rôle du traumatisme dans l'origine de la reproduction de la violence et de la domination, notamment à travers l'absence quasi totale de recherches sur les impacts traumatiques de la domination sur les populations dites 'dominantes'.

Structure et problématique

Il s'agira alors dans un premier temps d'explorer les évolutions sémantiques et sociales du concept afin de rendre compte des paradigmes épistémiques et normatifs sur lesquels il s'est construit, dans le but ensuite d'en proposer une lecture critique et conceptualiser son alternative politique, ou du moins de poser ses fondements. Afin de rendre compte au mieux de l'histoire de la conceptualisation du traumatisme, nous mobiliserons principalement l'ouvrage de Didier Fassin et Richard Rechtman intitulé 'L'Empire du Traumatisme : Enquête sur la Condition de Victime' (2007) qui s'est attelé à la tâche d'étudier en détail la construction sociale du concept depuis ses origines psychanalytiques. Il nous faudra effectivement comprendre la construction de celui-ci depuis son émergence en tant que concept psychanalytique, et non pas seulement depuis son officialisation en tant qu'outil diagnostique, puisque ce siècle d'écart nous servira ensuite à envisager les significations sociales qui influencent toujours notre compréhension du traumatisme. Nous passerons en revue l'importance du traumatisme pour le droit des victimes et la stigmatisation des personnes traumatisées qui s'en est suivie. Nous verrons également comment la création du Trouble de Stress Post-Traumatique (PTSD) par l'Association Américaine de Psychiatrie (APA), a exercé une influence considérable dans la conceptualisation du traumatisme, bien que ce soient deux concepts distincts, le premier ayant un important potentiel politique et l'autre constituant un outil psychiatrique à vocation diagnostique. Une revue générale des critiques principales adressées au traumatisme et au PTSD conclura ce premier volet. Nous ne pourrons revenir en détail sur chacune d'entre elles, mais nous concentrerons principalement notre attention sur les limites que pose une étiologie basée sur l'événement introduite par le PTSD. En effet, celle-ci semble fonder la plupart des critiques qui sont adressées au traumatisme, en particulier les risques systématiques de dépolitisation du concept. Par cette première partie, nous espérons poser les fondements de la compréhension du concept pour

permettre dans un second temps de proposer une reconceptualisation de celui-ci. Cette analyse historique est également essentielle pour saisir la mesure de l'influence des significations sociales du traumatisme qui persistent encore aujourd'hui et limitent considérablement son potentiel politique.

Ensuite, il s'agira alors d'esquisser la reconceptualisation du concept du traumatisme en proposant une étiologie fondée sur la violence et non plus événementielle, point principal de notre critique. Je soutiendrai que c'est précisément sa déconnexion avec le concept de violence qui mène systématiquement à la dépolitisation du concept et fonde toutes les critiques qui lui sont à juste titre dirigées. Nous préciserons donc ce que nous comprenons par la violence, notamment en nous basant sur une conception multidimensionnelle de celle-ci afin d'en capturer l'ensemble de ses manifestations, avec une focalisation importante sur leurs pans structurels et systémiques. Ce changement paradigmatique est essentiel puisqu'il nous permettra de dépasser les limites individualistes et décontextualisées des conceptions conventionnelles du traumatisme et de considérer le traumatisme dans le cadre des enjeux de domination et d'émancipation par la suite.

Ensuite, nous étudierons le rapport entre le traumatisme et la domination, après avoir défini brièvement ce dernier concept. Un intérêt particulier sera porté aux populations dominantes afin de nous permettre d'envisager le traumatisme non seulement comme conséquence et outil de la domination, mais également comme son fondement en l'associant au cycle de la reproduction de la violence. Pour ce faire, nous discuterons des dichotomies victimes/bourreaux et traumatisés/non-traumatisés qui limitent les possibilités d'une compréhension politique du traumatisme, en prenant appui sur les enjeux relatifs à la domination masculine et aux normes de la masculinité hégémonique. Nous remettrons en question la binarité de ces deux dichotomies et comment celles-ci se sont construites autour du traumatisme, occultant la possibilité que les bourreaux et les dominants puissent être traumatisés également. Pour étudier les enjeux politiques qui entourent la question du traumatisme des dominants, nous prendrons appui sur les travaux féministes portant sur la masculinité, et baserons ainsi notre réflexion sur le cas particulier des hommes en tant que groupe social dominant. Nous démontrerons alors que ceux-ci, bien qu'ils bénéficient d'une position privilégiée dans la hiérarchie sociale, sont également traumatisés, et ce, à plusieurs égards. Effectivement, nous verrons comment les hommes occupent à la fois la position de 'victimes' et de 'bourreaux' en raison de leur statut social, et sont par conséquent également vulnérables et concernés par le traumatisme. Nous nous intéresserons au phénomène

de ‘reconstitution traumatique’ (trad. libre ‘*re-enactment*’) pour comprendre comment le traumatisme participe à la reproduction de la violence et de la domination à travers la ‘fabrication’ de dominants. Nous reviendrons finalement sur l’impact de la stigmatisation qui entoure le traumatisme pour la population masculin afin de rendre compte de l’incompatibilité des injonctions patriarcales avec les récits traumatiques masculins.

C’est ainsi que nous parviendrons dans un dernier temps à concevoir des possibilités théoriques et pratiques d’émancipation au travers notamment les théories du *care*. En effet, nous soutiendrons que le traumatisme nécessite l’intervention du *care* pour éviter sa transmission ainsi que sa reproduction au travers de nouvelles dynamiques violentes, en suivant le travail de Maggie Fitzgerald (2022). Cette dernière étape permettra d’esquisser un schéma conceptuel qui rende compte des relations de causalité entre la domination, la violence, le traumatisme et le *care*. Nous statuerons sur le fait que le traumatisme nécessite des soins suffisants et adaptés pour pouvoir être résolu et ainsi s’émanciper des rapports de domination. Nous prendrons soin de définir brièvement les approches du *care*, avant d’aborder les enjeux de responsabilité notamment dans la distribution de la charge des soins. Tout ceci nous mènera finalement à proposer la délibération comme espace et ensemble de pratiques discursives intéressantes pour la ‘guérison’ collective.

En bref, l’ensemble de ce travail a pour but de proposer une reconceptualisation politique du traumatisme afin d’enrichir notre compréhension de la domination et envisager de nouvelles stratégies d’émancipation. J’espère ainsi pouvoir démontrer toute la pertinence de ce concept pour le champ de la théorie politique et contribuer à actualiser les discussions à son sujet, bien que sa complexité rende mon ouvrage nécessairement partiel.

Cadre théorique et méthodologique

C’est profondément convaincue de la pertinence de l’étude de l’intimité de nos psychés pour penser le politique, la violence, la domination et l’émancipation, initiée par le célèbre psychanalyste et philosophe Frantz Omar Fanon (1925-1961), qu’il m’apparaît incontournable de m’essayer à une théorisation politique critique du traumatisme. L’ensemble de ma démarche visera donc à composer au mieux avec les apports des approches critiques, en me focalisant principalement sur les enjeux féministes. Nous aborderons certains enjeux post- et dé-coloniaux

et anti-validistes, cependant je ne saurais pour autant prétendre les représenter ni parvenir à rendre compte de la richesse de ces approches. En effet, ces trois paradigmes me semblent constituer le socle principal des théories critiques du traumatisme, bien que les approches anti-validistes restent passablement marginales malgré leur totale pertinence.

Une partie de mes références académiques ainsi que des mes propositions normatives reposeront toutefois sur une littérature plutôt post-structuraliste que critique, du fait de leur pertinence pour mon propos ainsi que leur compatibilité, du moins sur certains aspects, avec les approches critiques mobilisées. Pour ce faire, nous baserons notre compréhension de la violence sur certains travaux de Judith Butler principalement, dont nous reprendrons d'ailleurs l'intérêt porté à ceux de Michel Foucault en ce qui concerne la domination. Sur la base des travaux de Butler et de Slavoj Žižek, nous pourrions concevoir une définition de la violence qui dépasse ses manifestations physiques et comprenne la violence sous ses formes les plus subtiles, notamment structurelles et systémiques. La pertinence de ce choix repose sur différents éléments, dont la redondance de leurs ouvrages dans la littérature académique étudiée ainsi que l'influence significative de leurs travaux pour les approches critiques que nous souhaitons incarner. Par ailleurs, l'intérêt qu'a porté Butler à 'La Vie Psychique' (1997) pour le champ politique nous conforte dans la pertinence de ses analyses pour questionner l'imbrication entre la théorie politique et un phénomène psychique tel que le traumatisme.

La principale contribution du présent travail est surtout conceptuelle, bien qu'il m'a semblé important de conclure avec une partie normative afin de donner davantage de sens au restant du travail effectué. Dans ce but, ma démarche composera également avec une première partie historique qui posera les fondements nécessaires à l'entreprise conceptuelle, dépassant ainsi les limites strictes du domaine de la théorie politique. Certains concepts et éléments d'analyse issus de la psychologie m'ont également semblé pertinents dans ma démarche, portés par la volonté de concilier ces deux disciplines.

Finalement, l'ensemble de ma démarche s'inscrit dans une volonté de recentrer l'humanité et le bien-être dans le champ politique et académique et s'inspire profondément de mes expériences personnelles de ces dernières années, tant sur le plan intellectuel, relationnel, émotionnel ou encore spirituel. C'est dans cette optique qu'il m'est apparu assez naturel de mobiliser les théories du *care*, puisqu'elles "compre[n]ent tout ce que nous faisons pour maintenir, continuer

et réparer notre ‘monde’ afin que nous puissions y vivre le mieux possible” (traduit de Fisher & Tronto, 1990, p. 40). Les limites de ce travail m’empêchent d’approfondir les dimensions émotionnelles et spirituelles du traumatisme malgré qu’elles m’apparaissent tout à fait légitimes pour une analyse holistique du concept.

HISTOIRE DU CONCEPT

La plupart des écrits académiques portant sur le trauma en sciences sociales prennent pour référence le manuel de diagnostic officiel et sa définition du PTSD, quand bien même le trauma psychique et le PTSD soient deux concepts distincts (Blehm, 2024). En effet, le concept de traumatisme comprend plusieurs ambiguïtés, dont une des plus importantes repose sur la confusion entre le celui-ci et ses conséquences, dont fait partie le PTSD. Par exemple, certaines définitions suggèrent que le traumatisme est un (ou plusieurs) *événement(s)* ‘stressant(s)’ en soit (e.g. Perrotta, 2020), tandis que d’autres comme étant la *résultante* d’un tel événement (e.g. Griffin, 2020), ou encore comme l’*expérience* faite de ce(s) même(s) événement(s), voir tout ceci dans son ensemble (Panchuck, 2018).

Si les discussions à propos du PTSD ne sont pas pour autant dénuées d’intérêt, puisque sa conceptualisation soulève un grand nombre d’enjeux politiques et a exercé une influence considérable sur le traumatisme, nous veillerons tout de même à ne pas réduire ce-dernier au PTSD. De ce fait, nous nous intéresserons également au siècle d’histoire qui a précédé l’officialisation du trouble, ce qui nous sera non seulement pertinent pour comprendre le contexte sociopolitique dans lequel a été pensé le PTSD, mais également pour faire sens des représentations sociales du trauma et des traumatisé.es qui semble persister aujourd’hui encore.

De somatique à psychique : Charcot, Janet et Freud

L’origine étymologique du terme ‘traumatisme’ remonte au grec ancien τραῦμα (*traûma*), dont le sens premier correspond à la notion de ‘blessure’, soutenue par l’idée selon laquelle une force extérieure perturbe l’intégrité d’un organisme. Jusqu’à la fin du XIXe siècle, le traumatisme constitue un concept exclusivement médical employé pour désigner les blessures corporelles ayant été provoquées par un agent extérieur, puis a été étendu par analogie aux blessures psychiques induites par un choc émotionnel (Fassin & Rechtman, 2007; Haslam & McGrath, 2020). La première évolution sémantique du concept que nous retiendrons ici repose donc sur les objets pouvant être sujets au traumatisme ; non plus seulement les corps, mais également les psychés.

D'après la littérature occidentale, c'est à des médecins londoniens que l'on attribue les premières observations scientifiques portant sur l'impact de certains événements sur le système nerveux à partir 1866, dans un contexte marqué par le développement rapide des voies ferrées européennes. Les accidents de trains produisent des cas inédits d'accidentés qui ne présentent aucune lésion corporelle apparente et pousse donc les praticiens à investiguer le phénomène, concentrés d'abord sur le système nerveux³. Ces recherches ont mené aux premières conceptualisations psychiatriques du traumatisme avec la formalisation de la '*névrose traumatique*' en 1889 du psychiatre allemand Hermann Oppenheim (1857-1919) et l'étude sur l'*'hystéro-traumatisme*' du neurologue français Jean-Martin Charcot (1825-1893)⁴. Fortement influencés par l'étude de l'hystérie qui monopolise l'attention des psychanalystes de la fin du XIXe siècle, c'est essentiellement à travers celle-ci que se constitueront les théories les plus influentes sur le traumatisme de l'époque et de là que naîtront de nombreuses controverses théoriques qui dépasseront le cadre strictement scientifique pour s'étendre aux domaines juridique, social et politique.

Ce sont les travaux de Jean-Martin Charcot, Pierre Janet, Joseph Breuer et Sigmund Freud qui introduisent l'idée que le traumatisme puisse être psychique, bien que leurs axiomes théoriques varient grandement, allant jusqu'à s'opposer radicalement sur certains points (Fassin & Rechtman, 2007). Les débats reposaient essentiellement sur le lien de causalité entre l'hystérie et le traumatisme psychique. Charcot a été le premier à établir un lien entre les événements traumatiques et les manifestations hystériques, observant le développement de symptômes hystériques à la suite d'accidents ou de chocs émotionnels. Ces observations incluant également des hommes, ont permis au neurologue de contester l'axiome dominant selon lequel l'hystérie relèverait d'une affection exclusivement féminine - car relative à l'utérus. Pour permettre d'expliquer que seuls certains patients développent des symptômes à la suite d'un événement traumatique, il a postulé que l'hystérie relève de facteurs génétiques et est donc dépendante d'une

³ Les deux premières conceptualisations du phénomène traumatiques sont connues sous les termes de 'railway spine' (1866) puis de 'railway brain, introduits par John Eric Erichsen (1818-1896) (Fassin & Rechtman, 2007, Pignol & Hirschelmann, 2014). Le 'railway spine' faisait référence aux symptômes neurologiques observés chez les victimes d'accidents ferroviaires, supposément dus à des lésions de la moelle épinière. Le concept de 'railway brain', développé plus tard, mettait l'accent sur les effets psychologiques de ces accidents, marquant une transition vers une compréhension plus psychologique du traumatisme.

⁴ Pour davantage de détails sur le sujet, voir : Pignol & Hirschelmann, 2014.

prédisposition héréditaire. Ainsi, le traumatisme agit comme un révélateur d'une vulnérabilité préexistante, plutôt que comme sa cause directe.

Le psychologue et psychothérapeute français Pierre Janet (1859-1947), quant à lui, estimait que le traumatisme psychique est à l'origine même du trouble hystérique. Soutenu par Freud, il a introduit une étiologie de l'hystérie purement psychique et non plus neurologique. Il a notamment défendu que le traumatisme provoque une réaction psychologique de l'organisme à un choc externe. Il a développé également l'idée selon laquelle les souvenirs traumatiques peuvent être stockés différemment des souvenirs normaux, restant actifs dans le subconscient et a introduit le concept de 'dissociation' pour expliquer comment les expériences traumatiques puissent être séparées de la conscience normale.

Les thèses de Sigmund Freud (1856-1939), elles, ont connu une évolution significative. Il a tout d'abord développé en collaboration avec Josef Breuer la 'théorie de la séduction', d'après laquelle l'hystérie est causée par des traumatismes sexuels subis durant l'enfance. Il a ensuite abandonné cette théorie au profit de la 'théorie du fantasme' qui met en cause les événements réels au profit des fantasmes et désirs inconscients des hystériques, se distançant ainsi radicalement de l'objectivité de la réponse traumatique proposée par Janet. Cette évolution de la pensée freudienne a marqué une rupture théorique fondamentale, puisque cette théorie stipulait que l'hystérie ne résulte pas d'un abus (notamment sexuel) mais plutôt que l'expérience traumatique ne fait que révéler un trouble hystérique préexistant. C'est cette dernière thèse qui semble avoir eu la plus grande influence dans la construction sociale et juridique du traumatisme jusqu'à la publication du DSM-III en 1980.

Bien que la crédibilité scientifique de ces approches semble aujourd'hui désuète et ait été totalement supplantée par la recherche contemporaine, les postulats posés par les psychanalystes du XIXe exercent tout de même une influence considérable sur les attitudes sociales à l'égard du traumatisme et des traumatisés. À la seule connaissance des thèses psychanalytiques exposées précédemment, nous pouvons déjà imaginer les représentations sociales péjoratives du traumatisme - et donc des traumatisés - auxquelles elles ont pu donner naissance. En effet, les théories freudiennes qui suggèrent que les symptômes ne sont pas nécessairement liés à des abus réels mais à des conflits psychiques préexistants, ont contribué à instaurer une forte stigmatisation ainsi qu'à disséminer le soupçon autour des récits traumatiques. Cette perception a façonné les

attitudes sociales, juridiques et politiques envers les personnes traumatisées, souvent en les associant à des troubles psychiques présumés plutôt qu'à des causes objectives et vérifiables.

Droit de réparation et stigmatisation

Comme nous l'avons relevé précédemment, le traumatisme – ou plutôt la névrose traumatique à cette époque-là – émerge dans les années 1860 pour faire sens de nombreux accidents ferroviaires n'impliquant pas nécessairement des lésions corporelles. Or, les psychanalystes cités précédemment ne se souciaient guère du sort des accidentés et c'est en parallèle des débats savants que le traumatisme psychique est saisi comme un enjeu judiciaire, se calant sur la même logique que celle des préjudices corporels permettant de prétendre à une réparation. En effet, comme le soulignent Fassin et Rechtman (2007), "qu'il y ait ou non une lésion anatomique invisible, qu'il s'agisse d'une forme d'hystérie secondaire ou d'une entité à part, que l'affection soit neurologique ou psychologique, une chose semble au moins sûre, d'emblée : ces troubles apparaissent après un événement et plus particulièrement, du fait de la fréquence et de la nouveauté pour l'époque, après un accident de train. Dans le contexte de dispositifs assurantiels émergents, ces troubles appellent une réparation" (p.58). Ces démarches marquent une évolution significative vers un droit à la réparation pour les personnes traumatisées, puisqu' "à la différence de toutes les autres formes de maladies mentales – où l'agent étiologique, bien que variable selon les époques et les théories, est toujours indépendant d'une responsabilité extérieure susceptible d'être traduite en justice –, la névrose traumatique autorise l'ouverture d'un droit à réparation du fait de la nature (même incertaine) de son agent causal" (*ibid.*). Cette caractéristique singulière du traumatisme qui établit un lien direct entre une expérience vécue et un préjudice psychologique, en fait un concept aux implications sociales et juridiques complexes.

À cette époque, les conceptions juridiques et psychanalytiques s'influencent mutuellement. L'immixtion de la psychiatrie légale, alors réservée "aux grands criminels et aux 'anormaux'" (p.59) dans le droit du travail dès 1898 avec l'application de la loi sur les accidents du travail, coïncide avec le tournant paradigmatique freudien dont nous avons fait état précédemment. Les enjeux sociaux nouveaux auxquels se heurte alors la névrose traumatique donne naissance à de nouvelles catégories sociales et morales à l'influence conséquente. La reconnaissance légale du traumatisme confère alors le statut de victime à tout individu dont le préjudice est reconnu. Ce

statut permet une reconnaissance symbolique du tort fait aux individus concernés, et ouvre la voie à des réparations matérielles importantes qui suscitent des soupçons. Le droit à la réparation, influencé par les thèses psychanalytiques exposées précédemment, a engendré une suspicion systématique envers les réclamations de souffrance psychique, en raison des enjeux de responsabilité et de véracité qu'il soulève, particulièrement lorsque les personnes concernées appartenaient à des groupes sociaux subordonnés.

La 'sinistrose' : l'influence du mépris de classe

C'est d'abord la classe ouvrière qui a suscité la méfiance et la stigmatisation, jusqu'à donner naissance à une forme spécifique d'affection : la 'sinistrose'. Cette variante de la névrose traumatique qui se rapportait au contexte spécifique des accidents du travail, était fondée sur la supposition d'un appât du gain et de mauvaise foi des traumatisés. En effet, si l'on admettait volontiers les accidents ferroviaires, il a été bien moins aisé d'accorder sa bienveillance aux accidentés du travail, puisque leurs cas entrent non seulement en conflit avec les valeurs capitalistes et méritocratiques des sociétés nouvellement industrialisées, mais également parce que cela implique alors au patronat de reconnaître et d'assumer sa part de responsabilité dans les conditions de travail de ses ouvriers. C'est d'ailleurs un ancien élève de Charcot, Édouard Brissaud, qui propose ce nouveau concept après avoir constaté que "dans tous les pays qui indemnisent les accidents du travail, les blessures 'assurées' exigent, pour guérir, un temps beaucoup plus long que les blessures 'non-assurées'. À ce fait brutal, incontestable et incontesté, se ramène et se réduit toute la question de la sinistrose. À quoi tient cette prolongation de l'incapacité ouvrière ? À un état morbide - qui est précisément la sinistrose - et qui consiste en une inhibition très spéciale de la volonté ou, mieux encore, de la bonne volonté" (Brissaud, 1908 dans Fassin & Rechtman, 2007, p.61). La sinistrose se conçoit alors comme une variante de la névrose traumatique dont la singularité repose sur les connotations négatives qui lui sont affectées. Les sinistrés s'enfermeraient dans leur souffrance en raison de l'attente de la compensation financière espérée par la loi du travail, laquelle semble soulager leur détresse dès qu'elle est accordée, et seulement dans ce cas précis. Des auteurs de son époque ne partageaient pas nécessairement l'argumentaire de Brissaud, mais l'influence de ce nouveau concept suffit à marquer durablement l'imaginaire collectif du traumatisme, puisque "malgré la symptomatologie parfois différente, les deux notions vont rapidement être associées, précisément parce que la

revendication exagérée d'une réparation est, dans les deux cas, le noyau pathologique de l'affection. En effet, selon les médecins légistes, la sinistrose et la névrose traumatique sont toutes deux des 'névroses de revendication'" (Fassin & Rechtman 2007, p.62-63). Effectivement, les experts médicaux soulignaient fréquemment le faible empressement des patients à guérir, alimentant ainsi le soupçon d'une faiblesse de caractère ou de l'exagération, voire de la simulation délibérée des symptômes dont leurs patients prétendent souffrir. Ces soupçons sont allés jusqu'à porter sur leur volonté de servir leur nation en refusant de participer à sa prospérité économique. "Dans les deux cas, toutefois, qu'il s'agisse du reste de 'vrais malades' ou de 'simulateurs', le constat est identique : ces hommes ne sont aucunement porteurs des valeurs de la nation et méritent d'être traités avec le dédain qu'ils inspirent" (p.63).

Même dans les cas où la décision judiciaire s'avérait leur être favorable, ce qui était recommandé par les spécialistes de la sinistrose, ce n'était pas sans entacher leur réputation sociale. "Les ouvriers du début du XXe siècle vont [effectivement] apprendre à leurs dépens que la loi qui les protège, en leur accordant une réparation financière, les inscrit également dans la nouvelle rubrique des 'hystéro-traumatisés', assurément bien peu glorieuse. Archétype d'une catégorie clinique qui, plus que toute autre, concentre les préjugés sociaux du moment, inspire le mépris et distille le soupçon, la névrose traumatique entre en conflit avec les valeurs morales de la nation" (p.60).

Soldats et populations colonisées

Après les ouvriers, ce sont les soldats qui ont souffert de la stigmatisation du traumatisme, suivis ensuite des populations colonisées. De la même manière que le droit du travail a donné naissance à la psychiatrie légale, ces deux autres cas de figure ont mené à la création de spécialités psychiatriques respectives, à savoir la psychiatrie militaire et la psychiatrie coloniale.

Dans le cadre de la Première Guerre Mondiale, ce n'est plus tant le mépris de classe qui sert de fondement à la stigmatisation des névrosés, mais là encore les hommes qui refusent de servir la nation, cette fois-ci en refusant d'affronter la mort au combat et non plus par le travail. Ainsi, les soldats partis au front font face au dilemme de "la lâcheté ou la mort" dans un contexte hypervigilant qui scrute les moindres plaintes à la recherche de simulateurs et des désertions

déguisées. Les autorités militaires estimaient que ces cas risquaient de miner le moral des troupes en challengeant le modèle héroïque du sacrifice patriotique et qu'il en allait donc de la survie de celles-ci de condamner ces cas de manière exemplaire "afin de restaurer l'honneur collectif" (p.71). La crainte de l'intérêt financier s'est vue alors diminuée au profit d'une focalisation sur la lâcheté - déjà présente dans la sinistrose - et de la simulation. "Le simulateur était au pire un être fourbe ou calculateur, au mieux un être vulnérable se laissant passivement abuser par sa propre faiblesse et sa propre complaisance à l'égard d'une hypothétique souffrance" (p.72).

Finalement, les populations colonisées, quant à elles, étaient considérées comme plus susceptibles de souffrir de troubles psychiques en raison de leur supposée 'infériorité raciale', alors que, paradoxalement, leurs expériences traumatiques étaient souvent minimisées ou niées. La psychiatrie coloniale a joué un rôle capital dans la pathologisation des populations colonisées, notamment en attribuant leurs troubles psychiques à leur 'nature primitive' plutôt qu'aux conditions oppressives du colonialisme (Fassin, 2000; Fassin & Rechtman, 2007). Les populations colonisées étaient soupçonnées de revendiquer des traumatismes pour gagner de la sympathie ou des avantages politiques et étaient ainsi parfois interprétées comme des 'bizarreries culturelles' plutôt que comme des réponses légitimes à des situations traumatisantes. Paradoxalement, l'expression de traumatisme pouvait être vue comme une forme de résistance au système colonial, ce qui amenait les autorités à la suspecter et à la délégitimer, réitérant l'idée du traumatisme comme 'névrose de revendication'.

En somme, l'histoire sociale du traumatisme précédent le stress post-traumatique a été fortement teintée de stigmatisation, en adéquation avec les valeurs méprisantes du XIX^e siècle à l'égard des populations subordonnées. Dans les trois cas, nous pouvons constater que cela servait à maintenir les structures de pouvoir et l'ordre social établi en transposant toute la responsabilité des systèmes de pouvoir sur les victimes, tout en justifiant la domination. En effet, cette stigmatisation permettait de localiser la responsabilité chez les victimes, évitant ainsi aux institutions de se remettre en question et d'assumer leur part de responsabilité. Ainsi, la stigmatisation du traumatisme peut être interprétée comme une réaction défensive des institutions face à la menace que représentait la reconnaissance des expériences traumatiques pour les structures de pouvoir existantes. Ceci a permis d'ailleurs de légitimer des pratiques et expérimentations cliniques particulièrement douloureuses sur les populations concernées, ce qui légitime de nombreux positionnements anti-psychiatriques au sein des *trauma studies*.

Nous verrons par la suite comment la construction sociale du traumatisme peut nous permettre de comprendre comment la perception contemporaine du traumatisme a été associée aux victimes, et rend donc difficile de concevoir les traumatismes des populations dominantes, notamment des hommes, en raison de la supposée incompatibilité de celui-ci avec les normes hégémoniques masculines.

'Post-Traumatic Stress Disorder' et l'institution d'une objectivité diagnostique

Il a fallu attendre la fin du XX^{ème} siècle, plus précisément les années 1970, avec la révision radicale par l'Association Américaine de Psychiatrie (APA) du Manuel Diagnostique et Statistique des Troubles Mentaux (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* (DSM)) dans le cadre de leur troisième édition (DSM-III). Ce changement paradigmatique, dirigé par le psychiatre Robert Spitzer (1932-2015), visait à épurer le manuel de tout jugement moral pour le remplacer par des critères scientifiques rigoureux et objectifs, dans une perspective résolument anti-psychoanalytique (Bercherie, 2010). Il s'agissait alors de construire une classification nouvelle basée sur des observations purement empiriques, rapprochant les pathologies psychiatriques de leurs équivalents somatiques, rappelant ainsi les origines médicales du concept du traumatisme. Ce faisant, le DSM-III a évacué toute étiologie des affections psychiques, abandonnant les notions d'hystérie et de névrose pour faire place à l'état de stress post-traumatique parmi d'autres catégories nouvelles (Salvarelli, 2013).

Cette initiative n'était certainement pas le seul produit de l'institution psychiatrique, mais également d'un *lobbying* conséquent de plusieurs mouvements sociaux ayant œuvré activement pour la reconnaissance de leurs expériences traumatiques (Young, 1995). Cette réorientation s'est développée dans un contexte de violence particulièrement extrême, celle de la guerre, s'appuyant sur les récits des survivants de la Shoah et d'Hiroshima. Sur la base de ces témoignages, certains psychiatres et vétérans pacifistes de la guerre du Vietnam (*Vietnam Veterans Against the War* (VVAW)) ainsi qu'en parallèle certaines féministes concernées par la reconnaissance des violences sexistes et sexuelles perpétrées à l'égard des femmes et des enfants (e.g. Brown, 1995; Herman, 1992a, 1992b; Root et al., 1992) ont œuvré activement à définir l'état de stress post-traumatique jusqu'alors inexistant (Fassin & Rechtman, 2007; Janani & Karmakar, 2023; Young, 1995). De ces mobilisations politiques et académiques est né le 'Post-

Traumatic Stress Disorder’ dans le DSM-III publiée en 1980, faisant alors du traumatisme un concept diagnostic novateur. Malgré les efforts considérables déployés par l’académie américaine, le DSM a fait l’objet de profondes révisions à peine sept ans plus tard, avec d’importantes modifications apportées spécifiquement à la définition du PTSD⁵. En effet, sa conceptualisation a suscité, dès son apparition, de nombreuses critiques et controverses portant sur les critères diagnostics qui le conditionnent, en particulier autour du “critère A” (Marx et al., 2024). Le critère A défini spécifiquement la source du trouble, tandis que d’autres critères sont par exemple concentrés autour des symptômes. Sa définition comporte également une liste importante de symptômes qui se réfèrent à postériori à ce déclencheur (par exemple, sous forme de *flashbacks*). Initialement, le critère A était décrit comme un “facteur de stress reconnaissable qui provoquerait des symptômes de détresse importants chez presque tout le monde”⁶ avant d’être désigné par un “événement qui sort du cadre de l’expérience humaine habituelle et qui serait particulièrement pénible pour presque n’importe qui”⁷. L’exposition à un événement traumatique peut inclure de vivre directement l’événement, d’en être témoin, d’apprendre qu’il a touché un proche, ou d’une exposition répétée à des détails horrifiants. Le ou la répétition d’événement(s)⁸ sera qualifié explicitement de ‘traumatique’ dès 1994 s’il répond aux deux critères détaillés⁹. Le(s) événement(s) traumatique(s) doi(ven)t avoir “entraîné ou menacé d’entraîner la mort ou des blessures graves, ou qui ont menacé son intégrité physique ou celle d’autrui” et avoir entraîné une réaction de “peur intense, un sentiment d’impuissance ou

⁵ Nous emploierons l’acronyme anglophone du ‘Trouble de Stress Post-Traumatique’ (TSPT) en français, puisque son usage est bien plus répandu, y compris dans la littérature francophone.

⁶ Définition du ‘critère A’ dans le DSM-III (1980) : “The existence of a recognizable stressor that would evoke significant symptoms of distress in almost everyone” (American Association of Psychiatry, 1980 dans Marx et al., 2024, p.6)

⁷ Définition du ‘critère A’ dans le DSM-III-R (1987) : “The person has experienced an event that is outside the range of usual human experience and that would be markedly distressing to almost anyone (e.g., serious threat to one’s life or physical integrity; serious threat or harm to one’s children, spouse, or other close relatives and friends; sudden destruction of one’s home or community; or seeing another person who has recently been, or is being, seriously injured or killed as the result of an accident or physical violence)” (American Association of Psychiatry, 1987 dans *ibid.*)

⁹ Définition du ‘critère A’ dans le DSM-IV (1994) : “The person has been exposed to a traumatic event in which both of the following were present: (1) The person experienced, witnessed, or was confronted with an event or events that involved actual or threatened death or serious injury, or a threat to the physical integrity of self or others. (2) The person’s response involved intense fear, helplessness, or horror. Note: In children, this may be expressed instead by disorganized or agitated behavior” (American Association of Psychiatry, 1994 dans *ibid.*)

d'horreur” chez la personne concernée par le diagnostic. En 2013, la description devient plus précise et explicite : l'événement traumatique comprend la “mort ou menace de mort, blessure grave réelle ou menace de blessure grave, ou violence sexuelle réelle ou menace de violence sexuelle”¹⁰. Bien que spécifier la nature de l'événement traumatique présente des défis supplémentaires que nous étudierons ensuite, dans les deux cas, tout le débat repose sur la nature de cet agent causal ; sur ce qui distingue le trauma du non-trauma.

La définition du PTSD marque un tournant majeur dans la conceptualisation du traumatisme, y compris pour les sciences sociales. Elle concentre la plupart des débats à ce sujet et continue de fortement influencer les conceptualisations modernes, même celles qui cherchent à s'en distancer. Bien que cette notion ait fait l'objet de nombreuses révisions et critiques depuis son apparition initiale, elle demeure un socle fondamental dans la compréhension du traumatisme (Craps, 2013; Goozee, 2021). C'est principalement sur ce dernier critère que nous baserons notre critique commune au traumatisme et au PTSD, notamment du fait qu'il fonde la distinction entre le traumatisme et l'absence de traumatisme et définit donc qui peut être légitimement considéré comme traumatisé-e ou non.

Évolution conceptuelle

Comme l'ont relevé Haslam et McGrath, l'évolution du concept de traumatisme s'inscrit dans une tendance plus générale commune aux concepts relatifs au thème du préjudice (trad. libre ‘*harm*'). Dans une étude précédente, Haslam (2016) “a proposé que l'un des facteurs à l'origine de la dérive conceptuelle soit la sensibilité croissante aux préjudices dans les cultures occidentales, qui conduit à redéfinir des préjudices moins graves comme problématiques au fil du temps, un argument qui fait écho aux affirmations de Pinker (2011) concernant la tendance historique à la diminution de la violence” (traduit p.512). C'est sous la pression de luttes pour la reconnaissance que s'étendent les concepts de PTSD et de traumatisme, ainsi que la majorité

¹⁰ Définition du ‘critère A’ dans le DSM-5 (2013) : “The person was exposed to the following event(s): death or threatened death, actual or threatened serious injury, or actual or threatened sexual violence, in one or more of the following ways: 1. Experiencing the event(s) him/herself. 2. Witnessing the event(s) as they occurred to others. 3. Learning that the event(s) occurred to a close relative or close friend. 4. Experiencing repeated or extreme exposure to aversive details of the event(s) (e.g., first responders collecting body parts; police officers repeatedly exposed to details of child abuse). Note: Criterion A4 does not apply to exposure through electronic media, television, movies, or pictures, unless this exposure is work-related” (American Association of Psychiatry, 2013 dans *ibid.*)

des controverses à leur sujet. Leur évolution est intimement liée aux luttes sociales, telles que la lutte anti-guerre du Vietnam (Young, 1995), le féminisme face aux violences sexuelles (Brown, 1995; Burstow, 2003; Herman, 1992a, 1992b; Root et al., 1992)) et les luttes postcoloniales (Andermahr, 2015; Brave Heart & DeBruyn, 1998; Craps, 2012, 2013; Craps et al., 2015; Visser, 2011, 2015). Ce concept devient particulièrement politisé dans le cadre des relations internationales, où il est lié à des enjeux de résolution de conflits et de mémoire, en résonance avec le développement des notions de traumatisme culturel, collectif et historique (Goozee, 2021). Cette tendance permet une reconnaissance accrue d'expériences de souffrance auparavant négligées ou minimisées. En effet, l'APA a non seulement permis de faire sens d'expériences difficiles jusqu'alors silencieuses et stigmatisées en contribuant à leur légitimité, mais a par la même occasion conçu une nouvelle catégorie sociale qui pourra alors bénéficier de bien plus qu'une simple reconnaissance sociale en permettant l'accès au statut de victime (Fassin, 2014; Fassin & Rechtman, 2007; Mohamed, 2015). Non seulement le diagnostic permet l'accès à des soins, mais également au statut de victime, statut central de nombreux enjeux judiciaires. Ces efforts sont donc à double-tranchant : ils permettent l'accès à des droits et des soins tout en entraînant une pathologisation accrue des expériences traumatiques. C'est également dans le cadre de cette démarche, qui semble sous-tendre les luttes de reconnaissances que se développe le champ d'études sur les traumatismes en sciences humaines et politiques, les *trauma studies*.

PTSD vs traumatisme

Il est important de comprendre que le tournant paradigmatique qu'a instauré l'APA dans la compréhension du traumatisme a été d'une importance telle, qu'il a mobilisé toute attention des *trauma studies* et des critiques à son égard, malgré la richesse de l'histoire du traumatisme qui lui a précédé. Pourtant, comme nous le fait remarquer Adam Blehm (2024), le traumatisme et le PTSD sont deux concepts distincts qu'il est important de ne pas confondre. Si le PTSD est nécessairement la résultante d'un traumatisme, l'inverse ne peut être considéré comme vrai. Ainsi, la définition des critères de PTSD, bien qu'elle puisse nous informer de ce que peut constituer le traumatisme, ne saurait suffire à le définir entièrement. En effet, le PTSD est non seulement la résultante (et non le traumatisme en lui-même), mais est une réaction à des événements considérés comme "extrêmes", et ne prend ainsi pas en compte l'étendue du spectre des traumatismes. Cette vision réductrice est particulièrement dommageable lorsque les

chercheurs utilisent la définition du PTSD pour réfléchir au traumatisme, son histoire et ses implications politiques et sociales. On reproche notamment à l'un des ouvrages fondateurs des *trauma studies*, "Unclaimed Experience: Trauma, Narrative and History" de Cathy Caruth, cette réduction fallacieuse, ce qui lui a valu de nombreuses critiques (Burstow, 2003; Fassin & Rechtman, 2007; Leys, 2000). Pourtant, rares sont les critiques qui parviennent à proposer une proposition distincte de l'épistémologie psychiatrique et réellement politisée. Le fait qu'un article paru en 2024 se soit attelé à la tâche de distinguer le PTSD du traumatisme et à définir ce dernier, atteste de l'actualité et la pertinence de notre problématique ainsi que de notre démarche (Blehm, 2024). Les travaux portant sur le PTSD, surtout issu des sciences sociales, sont tout de même importants dans le cadre de notre travail, bien que notre intention soit donc de distinguer clairement ces deux concepts. C'est d'ailleurs de cette distinction que nous pourrions politiser le traumatisme comme il se doit.

Critiques et controverses

Les critiques adressées au PTSD, et par amalgame au traumatisme reposent majoritairement sur son caractère particulièrement restreint, excluant de nombreuses expériences traumatiques plus subtiles et communes. Elles dénoncent également les problématiques de pathologisation et dépolitisation du traumatisme ainsi que ses origines eurocentrées, androcentrées, capitalistes et validistes. Nous ne pourrions passer en revue l'ensemble des critiques adressées, mais retiendrons uniquement les plus pertinentes pour notre travail à savoir celle adressée au critère d'extraordinaïreté, celle concernant le caractère disruptif du traumatisme ainsi que celles découlant de la pathologisation du phénomène.

'Not outside the range of human experience': critique du critère d'extraordinaïreté

Comme le relève Laura S. Brown (1995) dans 'Not Outside The Range', la reconnaissance des expériences traumatiques est passablement conditionnée par les valeurs morales de son temps, et ce, en raison du critère d'extraordinaïreté. Ce critère d'extraordinaïreté, critiqué par les théoricien-nes et militant-es féministes et post-coloniales démontre l'influence du contexte sociopolitique sur l'attribution des diagnostics. En effet, le syndrome de stress post-traumatique, tel que conçu par le DSM-III-R (1987), ne décrit pas les effets de la violence et de la victimisation

répétées (Brown, 1995, dans Burstow, 2003). Brown explique comment, à cette époque, l'inceste par exemple ne pouvait être considéré traumatique et donc juridiquement condamné puisqu'il était trop commun pour être extraordinaire et n'était pas "en dehors du champ de l'expérience humaine" moyenne. Son analyse a permis de démontrer comment l'approche 'universaliste' conçoit comme une norme l'objectivité située sur les expériences de vie des hommes blancs, jeunes, valides, éduqués, appartenant à la classe moyenne, et exclu donc la majorité des expériences vécues (Brown, 1995 dans Burstow, 2003). Bien que cette formulation ait été révisée dès l'édition suivante (1994), la conception du traumatisme comme un phénomène extraordinaire demeure passablement marquée par les critères diagnostics du PTSD.

Le contexte dans lequel le PTSD a été popularisé a également joué un rôle important, puisqu'il a marqué d'une certaine manière le point de référence du trouble. En effet, nous pouvons constater qu'au sein des *trauma studies* qu'une importante partie de la littérature est consacrée aux guerres, à l'holocauste, aux génocides ou aux attentats, quand bien même le concept de 'trauma insidieux' date de 1992 (Root et al., 1992 dans Janani & Karmakar, 2023). Certes, le concept fait l'objet davantage d'attention et sa conception a été élargie, mais je ne suis pas certaine que nous puissions affirmer que le traumatisme soit réellement conçu comme un phénomène ordinaire, contrairement à ce que Haslam et McGrath (2020) affirment. Il semble difficile d'établir avec certitude une réponse à ces questionnements puisqu'il s'agirait d'abord de définir ce qui constitue quelque chose d'ordinaire, et ensuite de prendre en compte les différentes populations qui se saisissent du concept.

Disruptif ? Pour qui ?

Dans cette même optique, les auteur-ices féministes et postcoloniales ont critiqué la présomption selon laquelle le traumatisme est nécessairement disruptif pour les personnes concernées par une telle expérience. Or, il n'y a que pour les populations privilégiées que le traumatisme peut être considéré comme disruptif, puisqu'étant si commun chez les populations subordonnées, elle en constitue la norme. Comme le souligne Angela Carter (2021), "le traumatisme n'est typiquement et culturellement reconnu que lorsqu'il perturbe des vies particulières, des vies qui ne devraient pas être perturbées. Lorsque le traumatisme perturbe des vies 'jetables', peu de gens le remarquent - ou, s'ils le remarquent, ils s'arrêtent rarement pour nommer la perturbation 'traumatisme'. Le caractère commun des expériences traumatiques répétées pour les populations

subordonnées, qui ne sont pas reconnues comme traumatiques par les diagnostics de l'époque, démontre un biais universaliste occidental et androcentré sur lequel se fonde le PTSD et qui influence fortement la conceptualisation du traumatisme" (traduit de Carter, 2021, n/a).¹¹ Stef Craps, dans son ouvrage 'Postcolonial Witnessing: Trauma Out of Bounds' (2012), a également remis en question l'eurocentrisme des théories conventionnelles du traumatisme et a souligné comment les expériences traumatiques liées au colonialisme et au racisme structurel sont souvent négligées. Pour Sonya Andermahr (2015), cet eurocentrisme est inhérent aux *trauma studies*, qui tiennent en partie leur origine des études sur des événements traumatiques qui ont eu lieu en Occident, comme l'Holocauste. En effet, l'Holocauste et les attentats du 11 septembre 2001 sont des événements qui ont concernés les plus grandes puissances occidentales modernes. De même, les figures traumatisées étudiées par Fassin et Rechtman (2007) que nous avons passées en détail, concernent principalement les hommes, surtout en ce qui concerne les soldats partis au front. En tout cas, la dimension genrée du traumatisme est généralement absente de ces études, au point de se demander si les femmes ne sont pas concernées par la problématique.

La pathologisation : dépolitisation, marginalisation et individualisme

Plusieurs chercheur-euses dénoncent la place tenue par l'institution psychiatrique dans la conceptualisation du traumatisme par le biais du diagnostic PTSD. En plus de concentrer un pouvoir de diagnostic, condition à l'accès aux soins ainsi qu'à certains droits, l'approche pathologisante du traumatisme limite toute possibilité de politisation du concept, pourtant situé dans une histoire éminemment politique. Inhérente aux approches thérapeutiques occidentales focalisées sur les symptômes, la pathologisation tend effectivement à dépolitiser la souffrance. En souscrivant à l'importance du contexte dans lequel le traumatisme se produit et en réifiant ce dernier, cette approche ne permet pas de résoudre ses causes structurelles et occulte la responsabilité des populations et institutions dominantes dans la production de traumatisme.

Dans le cadre son analyse historique sur la création du PTSD, Allan Young (1995) indique que le diagnostic n'est généralement accepté qu'à partir de 1980, à la suite de la lutte politique menée par les vétérans de la guerre du Vietnam, souffrant d'effets non-diagnostiqués, et soutenus par

¹¹ A ce sujet, voir par exemple : LaCapra, Dominick. *Representing the Holocaust: History, Theory, Trauma*, Ithaca, NY: Cornell University Press, 2016.

certaines psychiatres. Les réactions à un traumatisme sont considérées dans cette perspective comme étant simplement des réponses normales à une situation de stress extrême, sur laquelle nous devrions plutôt nous pencher pour éviter qu'elle ne se reproduise. Malgré le fait que son inscription comme trouble médical tende à faire disparaître son histoire politique, Young défend cependant que "le trouble n'est pas intemporel et ne possède pas d'unité intrinsèque" (p.5). Au contraire, le diagnostic est la résultante alors d'un ensemble de pratiques et récits situés, défendus par les divers intérêts et arguments moraux qui ont participé à le construire et le définir. Le caractère médicalisé d'une telle démarche diagnostique participe également à qualifier les personnes concernées de 'malades' qu'il est nécessaire de soigner afin de pouvoir les réintégrer à la société, quand bien même elle puisse lui être néfaste. Une telle catégorisation participe à marginaliser et stigmatiser les personnes concernées, y compris lorsque le phénomène concerne une population nombreuse.

Pathologiser le traumatisme localise également la problématique au niveau individuel, empêchant de concevoir le trauma au niveau collectif. Comme le souligne Angela Carter, "le traumatisme a été si profondément lié au modèle médical/clinique et individualisé du handicap que sa nature politique a été occultée" (traduit de Carter, 2021, n/a). Pour Elena Ruíz (2024), il s'agit là d'un récit propre à l'occident, qui présente le traumatisme comme "une victime inévitable du destin individuel, quelque chose qui est intégré dans le tissu même de l'être dans un compromis risqué pour vivre une vie autodéterminée" (traduit de Ruíz, 2024, p.30). Une telle approche individualiste est le propre des démarches libérales, vastement remises en question par les théories critiques dans lesquelles nous nous inscrivons ici. En effet, les limites de cette vision atomistique ont été explorée par des approches de trauma collectifs, tels que le traumatisme transgénérationnel et l'épigénétique, de même que les travaux concernant le traumatisme collectif, historique et culturel (e.g. Alexander, 2004, 2012; Erikson, 1991). De nombreux travaux questionnent la validité culturelle du PTSD et les origines occidentales de sa conception, loin des réalités des minorités. Comme le relève Alan Gibbs (2014), la conception du PTSD est non seulement limitée pour capturer les expériences des populations dominées, mais ne permet pas non plus de rendre compte de celles de la population américaine non plus. Il est donc nécessaire d'envisager une alternative solide qui puisse rendre compte de la diversité des expériences traumatiques, sans pour autant nier les significations culturelles qui peuvent leurs être attribuées.

Complexité de la réalité traumatique et limites du diagnostic binaire

La liste des symptômes retenus pour le diagnostic de PTSD est souvent critiquée pour être particulièrement limitée, ne permettant pas de rendre compte de la diversité des réactions possibles à un même phénomène et restreignant ainsi l'accès aux soins de cas qui ne répondent pas tout à fait aux critères posés. La nature binaire du diagnostic, indiquant la présence d'une PTSD ou non, peine à refléter l'éventail des réactions aux traumatismes, alors qu'elle conditionne les possibilités de soins et de réparation qui peuvent être apportées. C'est pour cette raison que le trouble a donné naissance à sa version 'complexe' le CPTSD (*Complex Post-Traumatic Stress Disorder*) pour les cas résultants de traumatismes prolongés et/ou répétés (Herman, 1992a). De même, la focalisation sur un (ou plusieurs) événement(s) a été critiquée également en raison du fait qu'elle ne permet pas de rendre compte de formes de traumatismes plus complexes, permanentes ou développementales (Krupnik, 2019).

A ce propos, plusieurs travaux se sont exprimés sur les conditions sociopolitiques de l'«après-trauma», à savoir comment le traumatisme est pris en charge et comment il est souvent fortement aggravé par le contexte sociopolitique dans lequel certaines populations s'inscrivent. L'exemple des 'Hommes verts' met en lumière les causes politiques dans la production du traumatisme notamment au travers de conditions de travail problématiques et comment la négligence étatique et les inégalités socioéconomiques participent à aggraver le phénomène pour la population ouvrière de Puchuncaví au Chili (Tironi & Rodríguez-Giralt, 2017).

Les différentes étapes de l'évolution du traumatisme ont influencé non seulement son développement, mais aussi sa perception sociétale actuelle. Au 19^e siècle, les théories psychiques ont ouvert la voie à de nouvelles perspectives sur les souffrances invisibles, ce qui s'est également traduit, sous l'influence de mouvements sociaux, par l'établissement sur le plan légal de réparations dédiées aux victimes. Ce processus a cependant renforcé des préjugés sociaux préexistants envers les populations dominées, telles que les ouvriers, les soldats et les populations colonisées, en alimentant une stigmatisation liée aux doutes sur la légitimité de ces souffrances. Par la suite, l'introduction du PTSD dans le DSM-III a marqué un tournant, popularisant le concept de traumatisme, qui devient principalement appréhendé à travers ce prisme. Cependant, sa conceptualisation pathologisante et dépolitisée a été critiquée à de maintes reprises pour ses limites. En effet, le concept de PTSD a créé une nouvelle norme du traumatisme, teintée de

biais occidentaux et androcentrés qui occultent d'autres formes de violences traumatisantes. L'utilisation du PTSD comme principal prisme par lequel le traumatisme se conçoit a notamment réduit ce dernier à une réaction à un événement violent précis et situé dans le temps, excluant ainsi des causes traumatiques plus pervasives, point sur auquel nous consacrerons désormais notre attention.

LE TRAUMATISME : ENJEU DE VIOLENCE

D'une étiologie événementielle à la violence

Depuis le tournant paradigmatique instauré par la création du PTSD en 1980 par l'APA dans la conception du traumatisme, l'événement s'est institué au fondement du concept et sa centralité n'est depuis que très marginalement remis en cause. L'événement - ou dans certains cas, la répétition d'événements - constitue alors l'étiologie centrale et suffisante du traumatisme, y compris dans la plupart des conceptualisations en sciences sociales, alors qu'il n'intéressait que peu les premiers psychanalystes investis dans sa compréhension. C'est sur celui-ci que repose la spécificité de l'affection et sur ses caractéristiques que se concentrent la vaste majorité des controverses et des débats, puisqu'elles conditionnent la reconnaissance des expériences traumatiques et de l'accès aux soins. Les luttes pour la reconnaissance de groupes exclus des critères diagnostiques ont permis d'élargir le rang des événements compris comme traumatisants au point que le DSM-IV comprenne aujourd'hui plusieurs dizaines de pages détaillées qui définissent une typologie des événements traumatisants (American Association of Psychiatry, 2013). Cependant, comme l'on fait remarquer Fassin & Rechtman (2007) cette expansion du concept de traumatisme s'accompagne d'une médicalisation croissante de l'expérience sociale et politique. L'autorité épistémique et diagnostique que concentre l'institution psychiatrique - et dans ce cas précis, l'APA - pourrait déboucher sur de nombreuses critiques normatives et éthiques intéressantes qui ont été soulevées par des recherches critiques antipsychiatrique¹², qui peuvent se concevoir autour de la théorie de la reconnaissance par exemple, mais ce ne sera pas le propos de notre présent travail. Là où les sciences sociales ont réellement manqué l'opportunité de politiser profondément le traumatisme repose sur l'absence d'une remise en question de cette étiologie centrée sur l'événement issue du PTSD. Rares sont en effet les

¹² A ce sujet, voir par exemple : Szasz, T. S. (1960). The myth of mental illness. *American psychologist*, 15(2), 113.

critiques académiques qui questionnent ce postulat, et celles qui le font ne parviennent pas à s'instituer avec suffisamment d'autorité au sein *trauma studies* pour donner naissance à un paradigme critique solide¹³.

Pourtant, ce que les événements traumatiques permettent de matérialiser, c'est précisément la *violence*. La violence, bien que jamais instituée comme telle, constitue effectivement l'étiologie commune de tous les événements que l'on qualifie de 'traumatisants', et c'est parce qu'il est délicat de la définir avec précision que les débats sur la nature du traumatisme ne cessent. Cela peut sembler évident, mais la centralité de la violence n'a pourtant jamais été abordée explicitement. Paradoxalement, les *trauma studies* ont développé une typologie qui reflète largement celle de la violence, avec des correspondances évidentes : le traumatisme structurel fait écho à la violence structurelle théorisée par Johan Galtung (1969), le traumatisme culturel rappelle la violence symbolique de Pierre Bourdieu (1970), le traumatisme sexuel est une conséquence de violence sexuelle, etc. Ces références se basent sur les différentes formes de violence existantes, mais dans de nombreuses conceptualisations, c'est autour de l'intensité de l'événement (ou de la violence de l'événement) que repose toute la question traumatique. Cette correspondance implicite entre les typologies du traumatisme et de la violence suggère une connexion profonde entre ces deux concepts, qui reste largement inexplorée.

En laissant informulée l'origine violente du traumatisme, les *trauma studies* risquent de produire une compréhension partielle et incomplète du phénomène. Comme étayé précédemment, cette omission conduit à une dépolitisation du traumatisme, le réduisant à une expérience individuelle plutôt que de le reconnaître comme le produit de dynamiques sociales et politiques plus larges. De plus, cette approche favorise une expansion infinie du concept de traumatisme et une sur-catégorisation des expériences traumatiques, sans nécessairement approfondir notre compréhension de leurs origines communes dans la violence sociale et politique. Finalement, l'étiologie événementielle du traumatisme semble être à l'origine de la plupart des critiques que nous avons précédemment relevées à propos du PTSD auxquelles un recentrage sur la violence pourrait être plus apte à répondre.

¹³ A ce sujet, voir par exemple : Kira, I. A. (2001). Taxonomy of Trauma and Trauma Assessment. *Traumatology*, 7(2), 73-86.

Pour véritablement politiser le concept de traumatisme et en faire un outil d'analyse critique des structures sociales, il est nécessaire de recentrer notre attention sur la violence comme source fondamentale du traumatisme, plutôt que sur l'événement comme manifestation particulière de celle-ci. Cette approche permettrait non seulement une compréhension plus holistique du traumatisme, mais ouvrirait également de nouvelles perspectives pour aborder les questions de justice sociale et de transformation des structures sociales qui perpétuent la violence et, par extension, le traumatisme. Finalement, une telle reconceptualisation soutient également l'ouverture d'un nouveau dialogue interdisciplinaire entre la psychologie, la sociologie (e.g. Collins, 2008 pour la sociologie de la violence) et les sciences politiques (e.g. Galtung, 1969 pour les *peace studies*, Young, 2011 pour les enjeux de responsabilité sociale), qui nous permettrait de bénéficier d'une vaste littérature déjà existante sur la reproduction de la violence, de la domination, et plus largement sur les enjeux de pouvoir.

Qu'est-ce que la violence ?

Avant de proposer une reconceptualisation du traumatisme qui soit fondée sur la violence, il convient de définir au mieux ce que nous entendons par cette-dernière, du moins ce qu'il nous semble essentiel de retenir dans le cadre de notre travail.

Nous partons du postulat que nos sociétés sont traversées par de multiples structures de domination qui ne peuvent subsister sans violenter les corps et les psychés des populations dominées (Fanon, 1952, 1961; Mbembe, 2018, 2019). D'après Judith Butler (2009), la violence constitue un *processus* qui exploite et accentue la vulnérabilité inhérente des êtres humains, se manifestant non seulement dans des actes physiques, mais également dans des structures sociales, politiques et linguistiques qui déterminent quelles vies sont considérées comme '*grievable*' (trad. libre 'dignes d'être pleurées'). La violence ne saurait être précisément délimitée puisqu'elle contient une importante part de subjectivité. Il est donc impossible d'établir ce qui est violent ou ne l'est pas de manière objective, puisque cela dépend nécessairement du cadre conceptuel mobilisé. Nous ne saurons donc établir une typologie de la violence, sur le même mode que les événements traumatiques établie par l'APA. Au lieu de cela, je propose de concevoir la violence comme un processus dynamique, ancré dans des relations de pouvoir spécifiques et des cadres sociaux particuliers. Cette conceptualisation nous permet d'examiner comment différentes

formes de violence s'entrecroisent et se renforcent mutuellement, créant des systèmes complexes de domination et de traumatisme qui affectent de manière disproportionnée certains groupes tout en étant normalisés pour d'autres.

La violence, dans sa complexité multidimensionnelle, dépasse largement l'usage de la force physique, et englobe aussi les mécanismes subtils de coercition, de contrôle et de domination inscrits dans les structures sociales, politiques et épistémiques (Butler, 2004). Elle se manifeste à travers des dispositifs institutionnels, des pratiques discursives, et des systèmes de signification qui façonnent les subjectivités et les relations de pouvoir (Foucault, 1975). Cette violence, souvent normalisée et invisible, s'étend du contrôle des corps et des esprits jusqu'à la gestion de la vie et de la mort, influençant profondément la formation des identités, la production de connaissances, et la structuration des sociétés (Mbembe, 2019). D'après Slavoj Žižek (2008), la violence se manifeste sous trois formes interconnectées : *subjective* – qui comprend les actes les plus visibles et reconnaissables de violence infligés par un agent identifiable, *objective* – qui comprend la violence inhérente aux systèmes politiques et économiques et difficilement attribuable à un agent en particulier, et *symbolique* – qui comprend la violence incarnée dans le langage et les formes de représentation. Les deux dernières formes de violence – que l'on peut associer à la violence systémique ainsi qu'à la violence épistémique – sont souvent plus subtiles car elles sont largement normalisées par le fonctionnement profondément violent de nos sociétés. Žižek soutient que les violences objective (systémique) et symbolique sont en fait plus fondamentales et davantage problématiques que la violence subjective. La violence subjective est effectivement perçue comme une perturbation de l'état 'normal' et pacifique des choses, mais il soutient que cette normalité apparente est elle-même soutenue par des formes de violence structurelle, dans la même logique que les propos de Brown (1995) en ce qui concerne le PTSD. Par ailleurs, la violence systémique qu'il entend comme la "violence inhérente à un système" comprend selon lui non seulement de la violence physique, mais également des "formes de coercition qui entretiennent les relations de domination et d'exploitation, y compris la menace de violence" (traduit de Žižek, 2009, p. 8). La menace de violence constitue un élément souvent repris dans les *trauma studies* pour ses effets traumatiques également, c'est pourquoi nous prendrons celle-ci en compte également dans le cadre de notre étude. Nous pouvons ainsi considérer une agression sexuelle comme étant l'expression subjective de la violence misogyne, dont l'expression symbolique serait la culture du viol et l'expression objective le système patriarcal en soit. Les

agressions sexuelles étant des formes de violences particulièrement visibles, elles sont davantage identifiables comme telles et donc comprises sous le prisme du traumatisme. Pourtant, toute femme évoluant dans un système patriarcal dans lequel la culture du viol règne est menacée d'agression et subit donc la violence symbolique et objective d'un tel système sans qu'on ne puisse vraiment l'associer à un espace-temps précis.

De ce fait, nous considérons toute forme de violence dans le cadre de notre travail, qu'elle soit directe ou indirecte, visible ou subtile, interpersonnelle ou systémique, ponctuelle ou répétée, intentionnelle ou non, car toutes participent à (re)structurer de manière durable la psyché humaine et influencent ainsi la formation des identités personnelles et collectives. La violence opère sur un continuum d'intensité, allant des micro-agressions par exemple, aux formes les plus extrêmes d'oppression que l'histoire ait pu être témoin. En aucun cas, cette définition ne pose de jugement normatif sur son usage, sur sa légitimité ou son efficacité, mais uniquement sur ce qu'elle comprend et ce qu'elle induit. Sur la base des travaux de Frantz Fanon, nous reconnaissons qu'elle puisse être utile voire nécessaire à la libération de populations vivant sous un régime oppressif, justement en raison du potentiel restructurant qu'elle contient (Fanon, 1961 dans Fitzgerald, 2022). Or, ce dont il s'agit ici, est de faire remarquer que la violence ne peut laisser quiconque indemne, peu importe les conditions qui la précèdent, et c'est pourquoi, elle nécessite forcément l'intervention du *care* pour éviter que le traumatisme ne perdure et n'engendre davantage de violence (Fitzgerald, 2022).

Nous concevons également que la violence puisse s'exercer de manière insidieuse, parfois avec la complicité tacite de celles et ceux qui la subissent et participe à la reconfiguration de notre système de croyances notamment par la socialisation, la base des travaux bourdieusiens¹⁴. La violence peut donc être particulièrement subtile, normalisée et perpétuée inconsciemment par les personnes qui en sont victimes, éléments particulièrement importants pour la compréhension du lien entre le traumatisme et la domination masculine que nous aborderons plus tard.

¹⁴ Notamment : Bourdieu, P. (1998). *La domination masculine*. Editions du Seuil. ; Bourdieu, P., & Passeron, J.-C. (1970). *La Reproduction : Éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Les Editions de Minuit.

Cette approche est particulièrement pertinente pour comprendre le traumatisme comme un phénomène qui ne résulte pas uniquement d'événements ponctuels, mais qui peut être le produit de structures sociales et de systèmes de signification profondément ancrés.

En somme, nous comprendrons la violence comme étant nécessairement multiforme et dont l'intensité est variable, selon un modèle continu. Par ailleurs, du fait que nous incluons sa forme systémique, soit la violence inhérente aux systèmes de domination qui structurent et régissent nos sociétés modernes, nous pouvons soutenir que la violence est nécessairement omniprésente. Nous ajouterons à ces éléments une perspective contextuelle multiniveaux de la violence, qui dialogue entre l'analyse du contexte macropolitique et les éléments interpersonnels micropolitiques.

Proposition conceptuelle du traumatisme et implications

Après avoir examiné l'évolution de la conceptualisation du traumatisme et défini les pourtours de son fondement, à savoir la violence, je propose la définition suivante du traumatisme psychique, qui vise à capturer sa nature multidimensionnelle et son ancrage dans les dynamiques de violence : le traumatisme psychique constitue la résultante nécessaire sur les psychés de l'exposition à la violence dont l'impact reconfigure durablement les structures psychiques, sociales et culturelles des sujets impliqués.

Cette conceptualisation reposant sur l'exposition à la violence englobe la violence dans son plus large spectre, allant des interactions violentes interpersonnelles à ses manifestations systémiques inhérentes aux structures de pouvoir et de domination. Elle prend également en compte toutes les formes d'exposition à la violence, qu'elles soient directes ou indirectes, y compris l'exposition à des récits et images violents. De plus, cette définition reconnaît que le traumatisme affecte toutes les parties impliquées dans une situation de violence sans exception, incluant non seulement les victimes directes, mais aussi les témoins et les auteurs de violence eux-mêmes.

La résultante nécessaire

Le fait de considérer le traumatisme comme la 'résultante nécessaire' de la violence est autant crucial que délibéré. Cette conceptualisation souligne que l'exposition à la violence, quelle que soit sa forme ou son intensité, engendre inévitablement une reconfiguration des structures

psychiques, sociales et culturelles des sujets impliqués. Cette perspective s'écarte des conceptions traditionnelles qui considèrent le traumatisme comme une réponse possible à des événements extrêmes, dont le potentiel traumatique est dépendant de nombreux facteurs, notamment de ressources personnelles. Au contraire, elle postule que toute expérience de violence, même subtile ou normalisée, laisse une empreinte sur la psyché plus ou moins durable, suivant l'idée que le traumatisme constitue une réponse normale à des phénomènes extraordinaires (Herman, 1992b)¹⁵. Cette approche permet de rendre compte du caractère omniprésent et cumulatif du traumatisme dans des sociétés structurées par diverses formes de violence et de domination. Elle reconnaît également que la capacité de résilience ou l'absence apparente de symptômes ne signifie pas l'absence de traumatisme, mais plutôt des modes d'adaptation variés à cette reconfiguration nécessaire. Cette conception du traumatisme comme 'résultante nécessaire' de la violence nous invite à repenser fondamentalement notre compréhension des dynamiques sociales et politiques, en plaçant le traumatisme au cœur de l'analyse des relations de pouvoir et des structures sociales.

L'impact (re)structurant

L'impact que comprend le traumatisme se veut structurant et non pas nécessairement disruptif pour les raisons que nous avons fait remarquer précédemment. En effet, l'expérience traumatique nous confronte inévitablement à notre vulnérabilité intrinsèque et rappelle peut-être être déstabilisant, voire provoquer un 'choc', mais son impact n'est pas nécessairement disruptif pour tous-tes et peut, au contraire, largement passer inaperçu. Il remet en question l'illusion d'invulnérabilité et de toute-puissance qui imprègne souvent nos sociétés contemporaines, notamment en raison de notre rapport à la mort (Becker, 1973). Le traumatisme vient ébranler ce déni collectif de la mort, nous forçant à reconnaître notre finitude et notre fragilité. Par le traumatisme, nous expérimentons notre vulnérabilité, y compris lorsque nous ne sommes pas la

¹⁵ Judith Herman (1992b) explique : "Traumatic events are extraordinary, not because they occur rarely, but rather because they overwhelm the ordinary human adaptations to life. Unlike commonplace misfortunes, traumatic events generally involve threats to life or bodily integrity, or a close personal encounter with violence and death. They confront human beings with the extremities of helplessness and terror, and evoke the responses of catastrophe" Cette conceptualisation a été révolutionnaire car elle a déplacé le focus du "problème" de l'individu (qui était auparavant souvent considéré comme ayant une faiblesse inhérente) vers l'événement lui-même. Elle a ainsi contribué à normaliser et à déstigmatiser les réactions traumatiques.

cible directe ou intentionnelle de la violence. Cette prise de conscience s'étend au-delà des victimes directes, touchant également les auteurs et les témoins de violence par un processus d'identification. Ceci constitue une expérience nécessairement inconfortable qui implique une reconsidération de nous-mêmes, des autres ainsi que du monde qui nous entoure. C'est en ce sens que nous pouvons considérer que le traumatisme contient un potentiel d'évolution personnelle, sans pour autant glamouriser le phénomène. En effet, comme le démontrent Richard G. Tedeschi & Lawrence G. Calhoun (2004), l'expérience traumatique peut engendrer une évolution positive particulièrement significative qui survient à la suite d'expériences de vie particulièrement difficiles. Ceci remet en question l'idée que le traumatisme constitue une rupture indélébile (e.g. Alexander, 2012) dont on ne peut s'en remettre au profit d'une expérience difficile, certes, mais informative, dont nous pouvons évoluer, pour autant que nous ayons les ressources suffisantes et adaptées pour ce faire (Butler, 2004).

Il est fondamental de reconnaître que la vulnérabilité, y compris face au traumatisme, est inégalement distribuée au sein de nos sociétés modernes. Celle-ci varie en fonction des enjeux, du contexte et des dynamiques interpersonnelles, ce qui là encore, demande une approche contextuelle. Une telle perspective nous permet d'appréhender la complexité des interactions sociales et politiques : bien que chacun-e ait la capacité potentielle de violenter et être violenté-e - et donc de traumatiser et d'être traumatisé-e, les ressources nécessaires pour infliger, prévenir ou assumer les conséquences du traumatisme varient considérablement. Par exemple, les populations subordonnées étant davantage vulnérables et bénéficiant de moins de ressources pour se protéger des implications traumatiques, ont certainement une conception davantage précise de la nature violente des sociétés dans lesquelles elles évoluent, contrairement aux populations privilégiées, très souvent dans le déni de ces mêmes phénomènes et de leurs propres traumatismes, propos que défend Bonnie Burstow (2003). Dans certains cas de figure, le traumatisme peut éveiller une conscience critique des structures de pouvoir et d'oppression et motiver des actions collectives visant à prévenir la répétition du trauma ou à obtenir justice et réparation. Les réactions à un même phénomène ou à une même situation traumatisante peuvent être tout à fait diverses, puisqu'elles sont dépendantes de l'état psychique des sujets concernés mais également de l'imaginaire social qui les habite, en plus du contexte sociopolitique dans lequel celles-ci sont produites. Ainsi, nous nous distançons des modèles déficitaires du traumatisme basés sur des normes validistes et capitalistes largement problématiques. En effet,

le caractère ‘débilitant’ du traumatisme est largement défini par la capacité des individus et groupes concernés à répondre aux attentes d'une société productiviste¹⁶ (Carter, 2021). Cette vision réductrice trouve probablement son origine dans l'étude de cas extrêmes qui ont longtemps dominé la recherche sur le sujet, notamment depuis l'étude des traumatismes de guerre et du terrorisme.

En somme, le traumatisme nous informe nécessairement d'une partie de l'état du monde – notamment qu'il peut être violent et que certains facteurs nous rendent plus susceptibles d'être violenté-es, ainsi que sur nous-même et les personnes que nous pouvons côtoyer. Ceci nous pousse à considérer le traumatisme non pas comme un phénomène marginal, mais comme un élément central dans la formation et la transformation des structures sociales et politiques, puisqu'il devient alors central dans la formation de nos identités personnelles et collectives.

Afin de saisir davantage la nature de la violence, concept complexe difficile à définir avec clarté et précision sans tomber dans un modèle déficitaire, je propose de considérer les apports des approches somatiques sur le traumatisme qui distingue deux formes de dynamiques : celles qui engendrent une crispation de l'être et celles qui, à l'inverse, induisent une expansion. Cette formulation permet d'éviter les jugements moraux associés aux termes ‘négatif’ et ‘positif’ qui pourraient aboutir à une connotation péjorative du phénomène, et par conséquent, des personnes concernées. Il s'agit également de rendre compte de la nature contraignante du phénomène tout en acceptant que les personnes concernées puissent catalyser des formes de résilience et de résistance inspirantes malgré leur vécu. Nous évitons ainsi de glamouriser un tel phénomène tout en laissant la place à l'agentivité des êtres humains. De ce fait, nous pouvons affirmer que la reconfiguration induite par le traumatisme engendre une contraction plutôt qu'une expansion des possibilités d'être et d'agir, comme cela peut être le cas pour des expériences heureuses par exemple.

¹⁶ A propos de l'impact du capitalisme pour la santé mentale, voir notamment : Han, B.-C. (2020). *The Burnout Society*. *The Burnout Society*. ; Cvetkovich, A. (2012). *Depression: A Public Feeling*. New York, USA: Duke University Press.

Le continuum traumatique

Cette définition basée sur la violence permet de dépasser les limites posées par une étiologie événementielle en sortant d'une conception dichotomique du traumatisme, puisqu'aucune mention d'intensité n'est requise. Il est effectivement admis que le traumatisme, sur le même mode que la violence, puisse varier en intensité et doit donc se comprendre sous forme de continuum. L'intensité de la violence pouvant s'envisager selon un spectre d'intensité variable, donc sur ce même mode que devrait se comprendre le traumatisme puisqu'il s'agit de sa conséquence. Effectivement, d'un point de vue étymologique, si le traumatisme fait référence à une 'blessure', alors aucun requis n'est fondé sur le degré d'intensité de celle-ci. De même que pour les blessures physiques, comme par exemple un hématome, il se peut qu'un traumatisme psychique ne nécessite pas d'intervention thérapeutique urgente, voire puisse passer inaperçu, pourtant, cela n'empêche pas d'être désigné en tant que 'blessure'. Par ailleurs, dans le cas précis d'une volonté de politiser un tel concept et enjeu, il me semble essentiel que nous nous interrogeons sur la pertinence et l'utilité d'établir un seuil d'intensité, et d'instaurer par conséquent une dichotomie traumatisé/non-traumatisé. En effet, ceci peut sembler pertinent dans un contexte diagnostique, mais ne manifeste à priori pas une telle nécessité sur le plan purement théorique. Ainsi, nous distinguons clairement le traumatisme du PTSD et leurs vocations respectives.

traumatisme VS PTSD



Par une démarche continue, nous évitons également les risques de cristallisation identitaire soulevés par certaines critiques du concept, qui mènent à la marginalisation et à la stigmatisation des personnes concernées (Carter, 2021; Fassin & Rechtman, 2007). Une approche du traumatisme continue permet effectivement de répondre aux problématiques d'exclusion de certaines expériences qui n'atteindraient pas les standards établis. Ainsi, une panoplie plus élargie

d'expériences peuvent être reconnues sans qu'elles ne soient minimisées (Haslam & McGrath, 2020). Ceci n'empêche pas la reconnaissance de différentes formes et intensités de traumatismes, ni d'estimer qu'elles n'ont pas toutes nécessairement la même 'valeur' dans le cas où il pourrait être pertinent de le relever. L'établissement d'un continuum peut être compatible avec une graduation d'intensité, mais il semble tout de même important de mettre en garde contre les potentielles dérives qu'une telle démarche implique. Cette démarche peut s'avérer pertinente pour l'établissement de stratégies politiques en réponse à différentes expériences traumatiques d'intensité variable, mais par la même occasion, il se peut que les problématiques identitaires que nous avons critiquées précédemment soient réifiées. Ainsi, il vaut mieux laisser cette démarche pour des cas où il s'avère vraiment utile. Si certaines personnes qualifient d'elle-même une expérience vécue comme étant traumatique, j'estime que c'est bien parce que cette expérience l'a marquée et donc qu'elle conditionne une partie de son comportement et/ou sa pensée, dans une certaine mesure. De ce fait, il semble important de prendre en compte une conception davantage subjective plutôt qu'opter pour la simplification objective. Ces enjeux fondent des discussions intéressantes, mais ne peuvent être développées dans le cadre du présent travail

Ce recentrage épistémique permet de conserver les réflexions faites jusqu'ici autour du traumatisme en sciences sociales, dont la plupart ont d'ailleurs construit leurs analyses sur une forme spécifique de violence en les intégrant à une réflexion plus large sur la domination et/ou les confondent avec le PTSD. Le continuum traumatique constitue également un ancrage intéressant du fait qu'elle permette une analyse multi-niveaux, allant des situations interpersonnelles aux phénomènes systémiques, en passant par les dynamiques méso-sociales.

Dépasser la conception externaliste du traumatisme

Une telle reconceptualisation du traumatisme permet de remettre également en question la conception externaliste du traumatisme. En effet, le traumatisme est limité à une réaction face à un agent (souvent un événement) *extérieur* que subi(ssen)t la ou les personnes concernées. En élargissant notre compréhension à la violence pour inclure ses formes intériorisées et auto-

infligées, nous ouvrons de nouvelles perspectives sur la nature du traumatisme. Le domaine de la psychologie regorge d'exemples de comportements d'auto-sabotage, à partir desquels nous pourrions penser certains phénomènes collectifs, comme l'oppression intériorisée (e.g. colorisme, misogynie, homophobie, grossophobie, etc.) ou l'auto-stéréotypation. Il en va de même pour les conséquences psychiques qui incombent aux auteur-eurices de violence, sujet largement sous-thématisé. En effet, en considérant le traumatisme comme étant nécessairement dû à un agent extérieur, alors nous ne pouvons concevoir une personne traumatisée autrement que dans un rôle passif, associé au statut de victime. Pourtant, certains chercheur-euses, dont Frantz Fanon, ont démontré les effets considérables de la violence sur la psyché des auteurs de violence également, point que nous approfondirons prochainement, puisque c'est justement ce dernier qui nous permettra de considérer le traumatisme comme enjeu de domination.

Enfin, le traumatisme ne dépend ni du niveau de conscientisation des personnes concernées de leurs propres traumatismes, ni de la souffrance induite par celui-ci. Il ne dépend non plus des enjeux de responsabilité et de culpabilité. Dans ce contexte, il concerne les psychés et non pas les corps, bien que nous reconnaissons que la violence physique implique également les psychés et la violence qui leur est induite fonde de nombreuses stratégies d'oppression.

Par cette définition, nous nous démarquons non seulement significativement du PTSD mais également des conceptions psychiatriques trop limitées pour les raisons que nous avons déjà passées en revue. Ainsi, le PTSD peut conserver son intérêt pour le champ de la psychiatrie¹⁷ et concevoir le traumatisme comme un concept distinct et éminemment politique. Cette clarification permet à la fois une compréhension plus adéquate du traumatisme mais également un dialogue interdisciplinaire plus précis.

¹⁷ Cette affirmation n'implique pas de jugement normatif ou moral sur la psychiatrie en tant qu'institution et discipline, ni sur sa légitimité, son efficacité ou sa pertinence. Nous reconnaissons les différentes problématiques à ce sujet, mais ne saurions nous prononcer en raison des limites de ce travail.

LE TRAUMATISME : FONDEMENT DE LA DOMINATION

Maintenant que nous avons pu établir une conceptualisation politique du traumatisme comme la résultante structurante de l'exposition à la violence, et décrit en détail ce que nous entendons par celle-ci, en relevant sa multi-dimensionalité ainsi que sa continuité, nous pouvons désormais envisager de lier solidement le traumatisme à la domination, afin de pouvoir concevoir l'émancipation.

Nous discuterons donc du rôle du traumatisme dans le maintien et la reproduction des rapports de domination, notamment comment il peut être à la fois sa conséquence et un outil nécessaire à son maintien. Pour ce faire, nous aborderons d'abord la littérature ayant étudié le rôle des traumatismes dans les dynamiques de pouvoir en rendant compte notamment des effets des structures de domination sur les populations subordonnées. Cette littérature, issue principalement des travaux féministes et post-coloniaux, s'est notamment concentrée sur la façon dont les traumatismes servent à perpétuer des systèmes d'oppression. Nous discuterons ensuite de la dichotomie victime-bourreau fondée sur le traumatisme et les préconçus populaires sur ses conséquences. Ceci nous mènera à la remise en question d'une seconde dichotomie qui sépare traumatisé-es et non-traumatisé-es ainsi que de l'impact de la stigmatisation autour du traumatisme sur la conception du traumatisme chez les hommes. Finalement, nous conclurons par le rôle du traumatisme dans la reproduction de normes sociales au travers du '*re-enactment*'.

La domination et les trauma studies

Dans le cadre de notre analyse, nous considérons la domination comme concept principal pour aborder les rapports systémiques de pouvoir, bien que d'autres concepts comme l'oppression par exemple sont davantage mobilisés par les approches critiques dans lesquels elle s'inscrit. La nuance entre les deux concepts semble subtile, mais mérite tout de même d'être présentée étant donné qu'elle justifie mon choix conceptuel. D'après Steven Lukes (2005), le concept de domination est plus large que celui d'oppression. Toute oppression implique domination, mais toute domination n'implique pas oppression, c'est pourquoi nous avons choisi la domination au lieu de l'oppression, bien que les deux littératures soient tout à fait pertinentes pour notre travail.

Dans les premiers écrits de Michel Foucault, la domination est relative à la violence systémique à travers l'exercice du pouvoir d'un groupe sur un autre. Il définit ainsi que "l'entrecroisement des relations de pouvoir dessine des faits généraux de domination, que cette domination s'organise en stratégie plus ou moins cohérente et unitaire" (Foucault, 1994 dans Renault (2015), p.201). Les théories critiques proposent de comprendre la violence systémique comme des arrangements institutionnels qui mènent à la subordination et à la domination de groupes particulier (English & Rubenstein, 2022). Ce lien entre violence systémique et domination des populations marginalisées nous permet de lier ensuite le traumatisme causé par la violence systémique aux systèmes de domination, et élargir ainsi notre compréhension du phénomène à des formes plus implicites de violence. L'oppression, bien qu'étant un concept à la sémantique très proche, ne semble pas proposer un lien aussi explicite avec la violence systémique. Telle que définie par Iris Marion Young, l'oppression comprend cinq faces, dont la violence, tandis que nous estimons ici que la violence fonde l'ensemble des rapports de domination et d'oppression. C'est pourquoi nous nous concentrerons plutôt sur le concept de domination, en mettant ainsi la violence au cœur de notre analyse conceptuelle. Il s'agit de prendre en considération la définition qui soit la plus large possible, afin de rendre compte de toute forme et intensité de violence, et donc, si l'oppression constitue une sous-catégorie de la domination, il paraît plus sensé de retenir cette dernière.

Les œuvres critiques des *trauma studies* ont démontré comment les structures de pouvoir produisent des traumatismes, et les plus poussés ont soutenu que c'est précisément ce qui permet justement de maintenir et reproduire l'ordre établi. Les travaux de Frantz Fanon, notamment 'Les damnés de la terre' (1961) et 'Peau noire, masques blancs' (1952) constituent selon moi le point de départ des réflexions en la matière, bien qu'ils soient antérieurs aux *trauma studies* en tant que telles. Pourtant, Fanon est bien l'un des premiers à avoir démontré l'impact de la colonisation sur le psychisme des personnes concernées, à la fois les colons que les colonisés. Son expérience clinique couplée de réflexions philosophiques et politiques en fait l'exemple même des réflexions interdisciplinaires auxquelles nous aspirons dans le cadre de ce travail.

Ce n'est qu'en 1995 que le concept de 'traumatisme historique' a été introduit par Eduardo Duran et Bonnie Duran, dans leur ouvrage 'Native American Postcolonial Psychology' pour décrire les effets cumulatifs et intergénérationnels de la colonisation sur les peuples autochtones. Ils y ont notamment soutenu que les structures coloniales persistantes continuent de générer des

traumatismes, non pas comme des événements isolés, mais comme un processus continu inhérent à ces structures mêmes. De même, Patricia Hill Collins, dans 'Black Feminist Thought' (2000), a mis en lumière comment les systèmes d'oppression interconnectés - ce qu'elle appelle la 'matrice de domination' - produisent des expériences traumatiques spécifiques pour les femmes noires, permettant une approche intersectionnelle du traumatisme. Ann Cvetkovich, dans 'An Archive of Feelings' (2003) a également exploré comment le traumatisme s'inscrit dans la vie quotidienne des communautés marginalisées, en particulier les communautés LGBTQ+, suggérant que le traumatisme constitue un phénomène social, culturel et politique et non pas seulement intime et privé. Toutefois, c'est surtout à Judith Lewis Herman (1992) que l'on doit l'une des premiers travaux sur le traumatisme à lier les violences privées et intimes - notamment les violences faites aux femmes et aux enfants, à des phénomènes publics comme la guerre par exemple. Elle a notamment défendu dans 'Trauma and Recovery' l'idée que les systèmes d'oppression et de domination se traduisent par des violences dans la sphère privée au travers du prisme du traumatisme. Elle a également attiré l'attention sur le fait que les traumatismes liés à cette oppression systémique et à la violence peinent à être reconnus par la société. Nous retiendrons également le travail de Laura S. Brown que nous avons déjà cité précédemment, pour avoir introduit le concept de 'traumatisme insidieux' dans le but décrire les effets cumulatifs des microagressions et des oppressions quotidiennes, élargissant ainsi la compréhension du traumatisme au-delà des événements extraordinaires (1995). Finalement, les travaux d'Achille Mbembe sur la "nécropolitique" (2003) ont mis en lumière comment les systèmes de pouvoir décident qui peut vivre et qui doit mourir, produisant ainsi des traumatismes systémiques qui renforcent les structures de domination existantes. De la même manière, Rachael Goodman (2015) propose d'adopter une approche "écosystémique" du trauma, c'est-à-dire une vision du traumatisme qui inclut les conditions systémiques et sociopolitiques menant à l'oppression de population marginalisées, qui sont directement et indirectement affectées. Enfin, reprenant le travail de Maria Root (1992), Burstow (2003) lie le traumatisme dit "insidieux" au fait de vivre dans une société d'oppression, traversée par les dynamiques de domination telles que le sexisme, le racisme, le classisme, l'homophobie ou le validisme (Root 1992, dans Burstow, 2003). Ainsi, elle conclut que "l'oppression est le premier facteur de traumatisme, auquel tout le monde est soumis" (traduit de Burstow, 2003, p.1308).

Cet exposé des principaux travaux des *trauma studies* pertinents pour notre travail ne peut évidemment prétendre à l'exhaustivité. Il s'agit là de démontrer la diversité des approches ainsi que les principaux résultats obtenus jusqu'ici. Chacun de ces travaux converge pour démontrer que le traumatisme, loin d'être un phénomène purement individuel ou exceptionnel, est intrinsèquement lié aux structures de pouvoir et joue un rôle central dans le maintien des inégalités sociales et politiques. Tous démontrent que le fait de faire partie de groupes dominés est traumatisant, et mettent en lumière les processus de traumatisation à l'œuvre.

Bien que les analyses présentées aient été particulièrement éclairantes pour établir un premier lien entre la domination et le traumatisme, la littérature académique reste limitée pour une compréhension complète de la reproduction des rapports de pouvoir. Elle néglige deux dichotomies conceptuelles qui entravent certaines possibilités pour une compréhension des enjeux politiques du traumatisme, à savoir la dichotomie victimes/bourreaux et celle qui distingue traumatisé-es/non-traumatisé-es.

Quid des traumatismes des bourreaux ?

L'intérêt porté au(x) traumatisme(s) des bourreaux, pour autant qu'il n'en suscite, relève souvent du passé, dans le but d'enquêter sur les causes qui auraient pu les mener à de tels actes et dans certains cas ceci afin de plaider pour une réduction de peine – ou du moins, c'est ce qui constitue les préconçus principaux autour du lien entre bourreaux et traumatisme surtout dans le contexte juridique (Mohamed, 2015). Il n'est effectivement pas commun d'envisager que les auteurs de violence puissent s'auto-traumatiser, et encore moins sans que cela ne soit perçu comme une tentative d'amadouement visant à assouplir leur responsabilité dans le crime¹⁸ commis.

Un des fondements de cette négligence repose la focalisation exclusive des *trauma studies* sur les 'victimes' et l'absence d'une remise en question de la catégorisation dichotomique victime-bourreau. Bien que cette approche ait eu un impact important pour la reconnaissance de celles-ci en leur octroyant davantage de visibilité, elle manque une opportunité majeure de concevoir

¹⁸ L'emploi du terme 'crime' est influencée ici par le travail de Saira Mohamed (2015) auquel nous faisons référence tout du long de cette partie, qui est ancré dans le domaine juridique. Toutefois, je souhaite rappeler que la violence et le crime sont deux phénomènes bien distincts, notamment en raison du fait que de nombreuses formes de violence sont normalisées et banalisées, et font rarement l'objet de poursuites judiciaires.

les rapports de pouvoir et donc de penser l'émancipation. Saira Mohamed (2015) explique en détail le rôle du traumatisme dans la construction et la cristallisation des identités dichotomiques victimes/bourreaux. Elle rend compte du fait que le traumatisme ayant été historiquement conçu pour comprendre des expériences des victimes a progressivement été associé exclusivement à la victimisation, notamment avec l'influence de l'émergence des mouvements de reconnaissance des droits de celles-ci. Par ailleurs, le fonctionnement des instances juridiques nécessitant des grilles d'évaluation les plus intelligibles possibles a également participé à une telle catégorisation afin de faciliter la prise de décision. De même, les débats moraux ont fortement influencé cette conception binaire, en contribuant à associer une attitude empathique et une certaine légitimité au traumatisme. Il devient alors difficile d'admettre les expériences traumatiques des bourreaux, puisque cela signifierait devoir leur accorder de l'empathie et donc risquer de voir leur peine amoindrie dans le cas de poursuites. La reconnaissance du traumatisme des bourreaux est effectivement souvent perçue comme une menace potentielle à la notion de responsabilité, renforçant la tendance à maintenir une dichotomie stricte. Ainsi, les expériences traumatiques des individus considérés comme immoraux ou dont le comportement ne devrait pas susciter d'empathie sont souvent négligées tant dans les récits académiques et que populaires sur le traumatisme, occultant la complexité et la diversité des expériences traumatiques humaines. Les bourreaux sont réifiés au statut de 'monstres' plutôt que comme des êtres humains complexes capables d'être à la fois délibérément violents *et* traumatisés (*ibid.*). A l'inverse, les victimes sont conçues comme des personnes passives, ayant manqué de contrôle vis-à-vis des phénomènes vécus et marquées par une certaine passivité. L'agentivité des personnes concernées constitue effectivement un élément central des conceptions du traumatisme et de la catégorisation victimes/bourreaux, association qui a été fortement critiquée pour les deux cas de figure mentionnés¹⁹.

Cette difficulté à capturer la complexité du traumatisme des bourreaux sans sacrifier leur responsabilité impacte considérablement l'intérêt académique pour ce sujet qui regorge pourtant

¹⁹ Se référer par exemple à : Kelly, Liz. (2013). *Surviving Sexual Violence*. 285. ; Schott, R. M. (2015). 'Not Just Victims ... But': Toward a Critical Theory of the Victim. *Genders and Sexualities in the Social Sciences*, 178-194. ; Turner, H. A. (1995). *Ordinary Men: Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*. Christopher R. Browning ; Waller, J. (2002). *Becoming Evil: How Ordinary People Commit Genocide and Mass Killing*. *Becoming Evil*.

de nombreux enjeux moraux et politiques qui mériteraient d'être étudiés. Pourtant, Frantz Fanon, psychiatre et essayiste particulièrement influent pour les théories critiques de la race et de la postcolonialité a développé une analyse novatrice à propos de l'impact du colonialisme sur la psyché des colons, il y a déjà plusieurs décennies (Bulhan, 1985). Dans ses ouvrages 'Peau noire, masques blancs' (1952) et 'Les damnés de la terre' (1961), Fanon a exploré de manière approfondie les effets psychologiques du colonialisme, non seulement sur les colonisés mais aussi sur les colonisateurs. Contrairement à la tendance dominante qui se focalisait principalement sur le traumatisme des opprimés, Fanon a observé que le système colonial avait des effets délétères sur la psyché de tous les acteurs impliqués, y compris chez les colons français. En effet, le maintien du système colonial nécessite selon lui une violence constante qui, à terme, affecte profondément la psyché du colonisateur. Cette violence engendrerait notamment un état de tension permanente, une paranoïa et une culpabilité refoulée ce qui correspond à des symptômes post-traumatiques courants. Fanon décrit comment les colons, pour justifier leur position de domination, doivent constamment déshumaniser les personnes colonisées et comment ce processus de déshumanisation, paradoxalement, déshumanise aussi les colonisateurs eux-mêmes, argument conséquent et pourtant largement sous-thématisé.

Ses observations fondent une démarche novatrice en théorisant la nécessité d'une décolonisation psychologique. En effet, il constate que malgré la décolonisation politique - par l'obtention de l'indépendance pour le contexte algérien sur lequel il se base - les psychés restent si fortement marquées par la colonisation que les structures de domination persistent et se reproduisent dans les sociétés nouvellement indépendantes. Cette observation est particulièrement pertinente pour le contexte néolibéral actuel dans lequel de nombreux rapports de pouvoir semblent avoir été abrogés sur le plan politique et institutionnel, mais continuent de se reproduire malgré tout. Nous aborderons plus tard l'émancipation - dont fait partie le projet de décolonisation, en reprenant la suite de la logique fanonienne.

Bien que la dichotomie victimes/bourreaux ait son utilité heuristique ainsi qu'une importance indéniable dans la reconnaissance des expériences des personnes ayant subi des préjudices, elle semble nécessiter une perspective davantage nuancée qui remette en question cette catégorisation binaire. Cette approche critique ne vise nullement à nier ou à minimiser la réalité des expériences traumatiques des victimes, mais plutôt à élargir notre compréhension des

dynamiques complexes du traumatisme et des rapports de pouvoir. En effet, une analyse plus approfondie révèle que les catégories de 'victimes' et de 'bourreaux' sont souvent plus fluides et interdépendantes que ne le suggère leur conceptualisation. Non seulement les victimes et les bourreaux ne constituent pas nécessairement les seuls rôles impliqués dans des faits de violence, puisqu'il existe également les cas de témoins et de complices par exemple, mais en plus, ces rôles peuvent être endossés par une même personne ou entité, simultanément ou en alternance (Rothberg, 2020). Dans une telle perspective, les identités liées au traumatisme sont conçues comme étant intrinsèquement relationnelles et contextuelles, susceptibles de se transformer au gré des circonstances et des interactions. Par ailleurs, Michael Rothberg (2020) soutient que « contrairement à la clarté de la dyade victime/bourreau, le sujet impliqué n'est, par définition, pas toujours facilement identifiable » (p. 48), similairement à ce que Butler soutient vis-à-vis de la subjectivité violence. Cette approche permet d'appréhender la manière dont une personne peut, par exemple, subir les effets de la domination dans un contexte donné tout en exerçant du pouvoir dans un autre, ou comment le fait d'être témoin de violence peut engendrer à la fois des effets traumatiques et des comportements potentiellement oppressifs.

Cette conceptualisation plus nuancée des rôles liés au traumatisme invite à une analyse intersectionnelle et diachronique des expériences individuelles et collectives, prenant en compte la multiplicité des positions qu'un sujet peut occuper au sein des structures sociales et à travers le temps. Une telle remise en question permet d'examiner les multiples facettes du traumatisme, y compris ses dimensions structurelles et systémiques, tout en maintenant un engagement éthique envers la reconnaissance et la validation des expériences des personnes victimisées. En revanche, ce n'est pas parce que nous soutenons que les 'bourreaux' expérimentent la violence qu'ils infligent comme nécessairement traumatique que celui-ci équivaut au traumatisme subi par les 'victimes', ni ne le justifie. La diversité des expériences traumatique est considérable et dépendante de nombreux facteurs, et il se peut que la position occupée dans le cadre de l'exercice de la violence en fasse partie. Ce questionnement dépasse légèrement les limites du présent travail, c'est donc dans le cadre d'une autre étude qu'il faudra développer ce point pour laquelle les contributions de la sociologie et psychologie pourraient s'avérer bien utiles.

Toutefois, nous pouvons constater que la pertinence de notre présente analyse sur la dichotomie victimes/bourreaux pour envisager les rapports de pouvoir repose sur la multi-dimensionnalité

de la violence que nous avons étayé précédemment. En effet, une telle dichotomie repose sur une perspective individualiste événementielle similaire à la conceptualisation du PTSD dont nous avons relevé les limites précédemment. Or, si la violence et le traumatisme peuvent se comprendre sur le plan systémique, alors il semble pertinent de généraliser notre réflexion également à ce plan en transposant les rapports victimes/bourreaux aux rapports dominés/dominants, niveau d'analyse sur lequel portera désormais notre étude.

La fabrique des dominants par la traumatisation

A la lecture des nombreux travaux portant sur le traumatisme, nous pouvons constater une négligence considérable de la part des paradigmes dominants des *trauma studies* : le manque de questionnements à propos des normes sur lesquelles reposent l'*absence* de traumatisme. En effet, le traumatisme tel qu'il est conventionnellement entendu, est considéré comme un phénomène anormal, interrompant une existence 'normale', ordinaire. Comme l'ont relevé les féministes et les auteur-ices post-coloniaux-ales, cette norme a été conçue sur la base du vécu des hommes blancs privilégiés et ne reflètent pas le quotidien des groupes dominés, certes. Cependant, le principe selon lequel le quotidien de ces-premiers est nécessairement 'neutre' et préservé du traumatisme semble communément admise. Pourtant, un corpus désormais important d'études féministes ont pris soin de démontrer la norme violente sur laquelle la masculinité hégémonique est fondée. De ce fait, si le quotidien des dominants est jonché de violence, comment peut-on stipuler qu'il soit exempt de traumatisme ?

Du fait de l'influence du PTSD, on considère en effet que les traumatisé-es ne constituent qu'une faible partie de la population, les personnes les plus infortunées de l'échelle sociale et quelques malheureux qui auraient vécus des expériences hors normes. Ceci pourrait éventuellement s'appliquer au trouble post-traumatique, qui, comme nous l'avons expliqué en amont, ne constitue qu'une réaction post-traumatique spécifique et particulièrement extrême. Quand bien même, une étude menée en 2001 aux Etats-Unis ait démontré que 89,6% des Américains pourraient être considérés comme des survivants de traumatismes selon la définition du PTSD issue du DSM-IV (Breslau and Kessler 2001). Cette étude ne semble pas avoir retenu davantage l'attention des chercheur-euses pour des raisons que j'ignore, alors qu'elle soulève de même de sérieuses considérations sur notre rapport au traumatisme. C'est d'ailleurs probablement en

raison de la violence ambiante qui caractérise nos sociétés modernes et plus particulièrement les normes sociales imposées aux populations dominantes que s’est construit le traumatisme comme étant extrême, puisqu’en dehors de ces phénomènes extraordinaires, la violence n’est en réalité pas disruptive mais ne fait que maintenir et reproduire l’ordre social établi, et ce, non seulement pour les populations dominées.

Comme nous l’avons précédemment relevé, un intérêt relatif se porte de plus en plus sur le rapport entre le traumatisme et les rapports de pouvoir, plus précisément sur l’impact traumatique des structures de pouvoir ainsi que sur le rôle du traumatisme dans le maintien des certaines populations dans les positions subordonnées. Quand bien même cela soit théorisé en psychologie, rares sont les travaux en sciences politiques qui s’intéressent au traumatisme en tant que clé de la reproduction de la violence au travers de la production de ses auteurs. Les chercheuses féministes sont probablement celles qui ont le plus investigué la question, en s’intéressant à la reproduction des normes sociales de la masculinité toxique et des violences infantiles après avoir constaté que de nombreux petits garçons devenaient par la suite des pères violents suivant le même modèle qui les a traumatisés (e.g. hooks (2004); Kaufman (1993)). Elles ont permis de pointer du doigt le fait que le système patriarcal dont bénéficient les hommes les violente également dans une certaine mesure. Le prix à payer pour les hommes repose entre autres sur l’injonction à la virilité qui demande la négation de leur sphère affective dès l’adolescence et implique une forme de ‘sous-développement’ de leur intelligence émotionnelle et relationnelle. Les normes masculines hégémoniques reposent effectivement sur un pilier important ; la domination des autres qui implique le fait de violenter non seulement les femmes, mais également les enfants et leurs pairs (Kaufman, 1987). Ce qu’il est difficile de concevoir, sur le même principe que pour les auteurs de violence, c’est que les hommes²⁰ puissent être des sujets traumatisés, sans pour autant nier leur participation et responsabilité dans la reproduction des rapports de pouvoir. Pourtant, les hommes sont traumatisés à bien des égards, du moins à quatre égards différents : trois en tant que ‘victimes’ et un en tant que ‘bourreaux’.

Il est important de rappeler que le traumatisme constitue un large spectre d’expériences possibles comprenant des formes et des intensités différentes. Ce dont il s’agit désormais, c’est d’établir le

²⁰ Nous concentrerons donc cette prochaine discussion sur les hommes en tant que groupe dit ‘dominant’, quand bien même d’autres groupes sociaux seraient pertinent à étudier, comme la population blanche, valide ou bourgeoise par exemple, ce qui devra constituer le socle d’un autre travail.

fait qu'en raison de la nature nécessairement traumatisante des rapports de pouvoir, personne ne peut se prémunir d'une telle expérience.

Victimes de l'infantisme

Premièrement, les hommes partagent une expérience commune à la condition humaine : celle d'avoir été enfant. Toutes les enfances ne peuvent se valoir, certes, mais elles partagent toutes la condition d'enfant, subordonnée à celle d'adulte, avec pour cas particulier la relation parent/enfant. L'enfance, bien que largement sous-étudiée en théorie politique, fonde le premier système de domination que nous expérimentons, et il porte un nom : l'*infantisme* (Benoit, 2023). L'infantisme est concept récent développé par Elisabeth Young-Bruehl dans 'Childism: Confronting Prejudice Against Children' en 2012 qui désigne les préjugés et la discrimination systématique envers les enfants - forme de domination largement banalisée, qui structure les premières expériences de pouvoir et d'impuissance de chaque individu. En effet la première forme de violence induite par les hommes consiste à violenter les femmes et les enfants, en particulier celles et ceux qui composent leur foyer (Kaufman, 1987).

Sans entrer dans les détails des rouages qui lui sont propres, nous pouvons affirmer que cette expérience universelle de subordination ne saurait omettre les hommes. En effet, l'expérience de l'infantisme peut être considérée comme le premier traumatisme structurel que nous vivons tous-tes. Appliqué au concept de 'traumatisme insidieux de Brown ces expériences quotidiennes de subordination, bien que normalisées, peuvent avoir des effets traumatiques cumulatifs (1995). Pour les garçons en particulier, cette expérience est souvent compliquée par les injonctions contradictoires de la masculinité : être fort et invulnérable, tout en obéissant à l'autorité adulte.

Cette contradiction intrinsèque à la socialisation masculine jette les bases d'une vulnérabilité psychique qui persiste à l'âge adulte. L'infantisme façonne notre rapport à l'autorité, à la vulnérabilité et à l'agentivité, influençant ainsi profondément notre manière d'interagir avec les structures de domination ultérieures. Pour les hommes en particulier, cette expérience précoce de subordination peut créer un terrain fertile pour l'intériorisation et la reproduction ultérieure de normes masculines toxiques, comme moyen de compenser le sentiment d'impuissance vécu dans l'enfance.

L'infantisme nous fournit un point d'entrée crucial pour comprendre comment tous les hommes ont été, à un moment donné, en position de subordination. Cette universalité de l'expérience infantile de subordination nous permet de rendre du compte du fait que tous les hommes, indépendamment de leur position sociale ultérieure et de leurs privilèges vis-à-vis de leurs sœurs, ont été exposés à une forme de domination dès leur plus jeune âge. Ainsi, si le fait d'être dominé est traumatisant, alors l'enfance constitue le premier lieu de traumatisation, par lequel tout humain passe nécessairement. Nous retiendrons de cela que personne²¹, y compris les populations les plus privilégiées, à savoir les hommes blancs cisgenre hétérosexuels bourgeois valides (etc.), ne peut prétendre n'avoir été non seulement vulnérable et dépendant d'autrui au moins une période étendue de sa vie, ni de n'avoir jamais expérimenté le traumatisme d'avoir été dominé. Une telle conceptualisation n'est possible qu'en raison de l'adoption de la perspective diachronique que nous venons de présenter.

Victimes du patriarcat

De surcroît, cette traumatisation découlant de la socialisation des enfants se couple à la socialisation à la masculinité patriarcale qui est constituée de ce que l'on appelle "la triade de la violence masculine" (traduit de Kaufman, 1987). En effet, le système patriarcal, bien qu'il leur procure de nombreux avantages conséquents par rapport aux femmes exige des hommes qu'ils exercent de la violence sur trois sujets différents, les femmes et les enfants, leurs pairs masculins ainsi que sur eux-mêmes. De ce fait, nous pouvons considérer les hommes comme doublement victimes du patriarcat du fait qu'ils subissent la violence de leurs pairs masculins – en plus de celle de leurs pères sur laquelle repose l'infantisme. Les statistiques criminelles et les études sociologiques démontrent systématiquement que l'écrasante majorité des violences faites aux hommes provient d'autres hommes (*ibid.*). Cette violence intra-masculine, souvent normalisée et perçue comme une expression 'naturelle' de la masculinité, constitue en réalité une forme de traumatisme structurel qui perpétue les normes patriarcales de domination. Elle se manifeste sous différentes formes de violence dont les principales relevées par Kaufman sont la violence physique (bagarres, intimidation, harcèlement), la violence verbale (insultes, humiliations,

²¹ Nous ne considérons pas ici certains cas exceptionnels comme par exemple des personnes qui auraient été dans le coma toute leur enfance et se réveilleraient à l'âge adulte, des cas d'amnésies etc. Notre réflexion étant basée sur les rapports de domination, nous formulons cette phrase en considérant les différents groupes sociaux, et ce genre de cas sont trop marginaux pour constituer un groupe social à part entière.

moqueries), la compétition agressive ainsi que l'exclusion sociale de ceux qui ne se conforment pas aux normes masculines dominantes. Nous nous devons tout de même de considérer une approche intersectionnelle puisque les hommes occupent des positions sociales diverses et de ce fait, expérimentent la masculinité différemment à bien des égards. Cependant, cela permet d'envisager que même les populations les plus privilégiées et les plus puissantes puissent subir la violence de leurs pairs, notamment par la pression à répondre aux normes sociales attendues et la punition symbolique en cas de transgression. Même au sommet de ces hiérarchies, les hommes ne sont pas épargnés, en raison de la nature pervasive du système patriarcal qui, tout en privilégiant certain-es, impose néanmoins des contraintes et des violences à tous ses participant-es.

Ensuite, comme nous l'avons déjà évoqué, l'origine de la violence n'étant pas nécessairement externe à son sujet, il nous est tout à fait possible de nous violenter nous-mêmes. La violence auto-infligée constitue une condition incontournable de la socialisation masculine, qui prend entre autres la forme d'une répression émotionnelle intense et chronique ainsi qu'une mise en danger physique délibérée. Cette auto-violence s'inscrit dans ce que Kaufman appelle 'l'armure psychique de la virilité' (trad. libre '*the Psychic Armor of Manhood*'), dans le cadre de laquelle la répression émotionnelle, en particulier, constitue un aspect fondamental de la construction de la masculinité hégémonique (1993). La célèbre théoricienne féministe postcoloniale bell hooks s'est particulièrement intéressée à la masculinité et son rapport avec la sphère affective dans un ouvrage qu'elle a consacré à ce sujet intitulé '*The Will to Change: Men, Masculinity, and Love*' (2005). Elle soutient que les garçons sont rapidement socialisés à nier leurs émotions et à éviter au maximum de les exprimer, à l'exception de la colère - émotion potentiellement motrice de violence extériorisée²². Cette répression émotionnelle, selon hooks, n'est pas simplement une absence d'expression, mais un processus actif et violent de négation du soi émotionnel. Les jeunes garçons apprennent que la vulnérabilité émotionnelle est synonyme de faiblesse et donc incompatible avec l'idéal masculin. Elle explique que ce processus crée un 'engourdissement affectif' (trad. libre '*emotional numbing*') qui non seulement traumatise les hommes eux-mêmes,

²² Nous ne pouvons développer ce point dans le contexte du présent travail. Toutefois, pour une analyse approfondie du lien entre la socialisation masculine, la colère et la violence, voir notamment : Jakupcak, M., Tull, M. T., & Roemer, L. (2005). Masculinity, Shame, and Fear of Emotions as Predictors of Men's Expressions of Anger and Hostility. *Psychology of Men & Masculinity*, 6(4), 275-284.

mais les rend également moins capables d'empathie et de connexion authentique avec autrui qui pourrait leur permettre de dépasser leurs traumatismes justement. Ainsi, "la domination patriarcale des garçons et des hommes, bien qu'elle leur confère des privilèges sociaux et économiques, les prive simultanément de l'intégrité émotionnelle complète" (traduit de hooks, 2004, p. 27).

Il est crucial de noter que cette auto-violence n'est pas simplement un choix individuel, mais le résultat d'un conditionnement social profond. Comme l'affirme Michael Kimmel dans 'Guyland' (2008), ces comportements auto-destructeurs sont souvent des tentatives de se conformer aux attentes sociales de ce que signifie 'être un homme'. Ainsi, même lorsque les hommes ne sont pas directement violents envers les autres, ils participent à un système qui les pousse à être violents envers eux-mêmes, perpétuant ainsi les structures patriarcales qui valorisent cette forme de masculinité toxique.

En définitive, la traumatisation des hommes, dès l'enfance, n'est pas simplement un effet secondaire du patriarcat, mais une condition nécessaire à sa reproduction. "Le patriarcat exige [effectivement] des garçons qu'ils tuent leur soi émotionnel pour devenir des hommes" (traduit de hooks, 2004, p. 55). Ce n'est que par un processus de déshumanisation de soi, qu'il est possible de déshumaniser l'autre, comme l'a démontré Fanon pour le contexte colonial (1952 ; 1961). La traumatisation systématique des hommes prépare à accepter et à perpétuer la violence en les désensibilisant à leur propre souffrance ainsi qu'à celle des autres, et ce, malgré les coûts que cela peut impliquer. De ce fait, elle constitue une condition nécessaire à la reproduction de la domination patriarcale, puisque ce n'est qu'ainsi qu'il est possible de convaincre et pousser toute une population à participer à la domination et la perpétration de la violence d'autres sujets.

Bourreaux, complices et témoins

En dernier lieu, les hommes sont nécessairement traumatisés en raison de la violence qu'ils infligent aux autres. Bien que nous puissions remettre en question le fait que tous les hommes soient délibérément violents et auteurs de crimes, la littérature féministe nous permet tout de même d'affirmer que tous les hommes participent au maintien des structures de pouvoir, bien que souvent inconsciemment. En effet, « les sujets impliqués occupent des positions alignées sur le pouvoir et les privilèges sans être eux-mêmes des agents directs de préjudice ; ils contribuent,

habitent, héritent ou bénéficient de régimes de domination, mais ne sont pas à l'origine de ces régimes et ne les contrôlent pas » (traduit de Rothberg, 2020, p. 1). Leur responsabilité et leurs implications sont donc deux éléments distincts bien que liés, et pourtant tous deux essentiels dans le cadre du traumatisme.

Les hommes, même qui ne correspondent pas à l'idéal masculin dominant, bénéficient de ce que Raewyn Connell appelle le 'dividende patriarcal' (1995), que l'on peut comprendre comme une forme de capital relatif à la participation passive dans le maintien du système patriarcal. Le privilège n'est pas nécessairement visible pour ceux qui en bénéficient, et de ce fait, il conduit à une participation inconsciente au système en question (Kimmel, 2018).

Par exemple, la plupart des hommes baignent dans ce que Jackson Katz (2006) appelle la culture du silence et de la complicité qui pousse les hommes à rester passifs face à des faits de violence de leurs pairs, ce qui participe donc à leur invisibilité, leur impunité et donc à les perpétuer. De nombreuses illustrations de ce phénomène peuvent être mobilisées, dont un des plus flagrant et particulièrement actuel est celui de l'affaire 'Mazan' encore en cours. Ce qu'a subi Gisèle Pélicot n'a été possible durant de si nombreuses années qu'en raison de la complicité, à travers le silence, de chacun hommes concernés (Ackermann, 2024). Personne, absolument personne, n'a estimé qu'il fallait signaler l'annonce publiée par son mari à des autorités compétentes. Cette participation au système patriarcal est particulièrement insidieuse car elle ne nécessite pas d'intention malveillante. Elle résulte plutôt d'une socialisation profondément ancrée et d'un système qui banalise la violence et normalise ainsi de nombreux comportements problématiques (Hill Collins, 2000).

Ainsi, la participation des hommes au maintien des structures patriarcales ne se limite pas à des actes de violence directe. Elle s'exprime à travers des comportements quotidiens, des attitudes et des choix qui, bien qu'apparemment anodins, renforcent la domination et perpétue la violence (Rotherberg, 2020). Leur position sociale suffit à faire d'eux des 'sujets impliqués' dans la reproduction des structures de domination, indépendamment des efforts qu'ils peuvent déployer à cet égard, puisque la violence structurelle et systémique dépasse les considérations interpersonnelles. Si l'on couple la logique fanonienne qui stipule que la violence traumatise les personnes qui l'infligent, à notre conceptualisation du traumatisme qui comprend toute forme de violence, alors nous pouvons considérer que les hommes, par le simple fait qu'ils participent

à la violence systémique, comme étant ‘systémiquement’ traumatisés. Nous pourrions nuancer notre propos en nous demandant dans quelle mesure cela s’applique pour les hommes qui, après de nombreux efforts pour déconstruire les normes de la masculinité hégémonique, luttent activement contre le patriarcat puissent être considérés comme traumatisés de la même manière.

Dans tous les cas, ils ne sont pas protégés des deux autres processus de traumatisation que nous avons présenté avant. De ce fait, si le traumatisme résulte de l’exposition de la violence, quelle qu’elle soit, alors, les hommes, au même titre que toute autre personne, sont nécessairement traumatisés. Comme tout le monde, ils sont exposés à plusieurs types de violence et à plusieurs configurations relationnelles, dont nous avons relevé les implications principales.

Traumatisme et perpétuation de la violence et de la domination

Le traumatisme et sa perpétuation, permise et alimentée par les normes hégémoniques, s’inscrivent dans une dynamique cyclique similaire fondée sur le phénomène de ‘*re-enactment*’ (que l’on peut comprendre en français comme la reconstitution de faits, dans notre cas traumatiques). Ce que nous appellerons la ‘reconstitution traumatique’ constitue un phénomène psychologique complexe dans le cadre duquel les personnes et les groupes concernés reproduisent inconsciemment des situations similaires à leurs expériences traumatiques originelles (Van der Kolk, 1989). Il a effectivement été constaté que le traumatisme, du fait de son impact (re)structurant, tend à pousser les personnes et groupes concernés à reproduire les expériences traumatiques de manière compulsive, phénomène observé chez les victimes ainsi que chez les auteurs de violence (Mohamed, 2015). Ce processus ‘compulsion de répétition’ (trad. ‘*Wiederholungszwang*’), dont on doit également une des premières conceptualisations à Freud peut être compris comme une tentative paradoxale de maîtriser le traumatisme en le rejouant (Freud, 1927). D’un point de vue sociopolitique, nous pourrions interpréter ce phénomène comme une tentative de retrouver une forme de contrôle en tentant de rétablir l’illusion brisée de toute puissance dont nous avons discuté précédemment et particulièrement saillante dans le cadre de la performance de la masculinité hégémonique pour laquelle la vulnérabilité est taboue.

Ce mécanisme de reconstitution joue un rôle crucial dans la perpétuation des cycles de violence. Comme l'observe Bessel A. Van der Kolk (1989), « dans une grande partie de la violence humaine, l'auteur a été une victime dans le passé, et la victime d'aujourd'hui peut devenir l'auteur de demain. » (traduit de Van der Kolk, 1989, p. 401) Pour le contexte patriarcal, un homme ayant souffert de la violence paternelle est plus susceptible de devenir lui-même un père autoritaire, dans une tentative inconsciente de 'corriger' son expérience passée. A l'échelle systémique, nous pourrions concevoir la domination masculine comme une réponse traumatique à la violence patriarcale subie depuis l'enfance. En effet, la violence constitue un moyen central pour les hommes de prouver leur virilité et sert également à compenser les sentiments d'impuissance et d'insécurité que les hommes éprouvent face aux exigences impossibles de la masculinité hégémonique (Kaufman, 1987). Cette dynamique s'inscrit effectivement dans un processus de démonstration et de réaffirmation constante de la masculinité (Connell, 1995).

Ces éléments pourraient expliquer l'aversion que nous pouvons témoigner individuellement et collectivement face au changement, et ce, malgré une situation initiale qui nous est dommageable, particulièrement lorsqu'un changement nécessite une remise en cause de son identité sociale. hooks (2004) soutient que même si les hommes souffrent du patriarcat, ils peuvent résister au changement car les structures existantes leur sont familières. "Les hommes ne peuvent pas changer s'il n'y a pas d'espace permettant d'envisager ce à quoi ils pourraient devenir s'ils n'étaient pas emprisonnés par les normes patriarcales", explique-t-elle (traduit de *ibid.*, p. 117). Ainsi, les efforts de déconstruction des normes masculines hégémoniques peuvent constituer une menace à l'identité des hommes et affecter leur statut social par la perte de précieux privilèges. De même, hooks souligne le manque de modèles positifs de masculinité non-toxique. En effet, "la plupart des hommes n'ont jamais vu d'hommes aimants dans leur vie" soutient-elle (traduit de hooks, 2004, p. 4), ce qui pose de sérieux problèmes pour sortir des schémas violents, en plus du manque de connaissance et du déni de leurs propres traumatismes. La reconstitution traumatique peut être donc comprise sur le plan politique comme une stratégie de survie dans un système incertain, voire dangereux et nécessite d'être adressée pour éviter la perpétuelle reproduction des rapports de domination.

Stigmatisation et masculinité

Malgré la diversité des possibilités qui permettent d'envisager les hommes – et par extension les groupes dominants, comme étant traumatisés par les structures de domination dont ils jouissent, ceci peine à s'inscrire dans les conceptions populaires et académiques du traumatisme comme nous l'avons déjà mentionné. Nous avons vu précédemment comment les valeurs morales d'une époque donnée peut fortement influencer l'imaginaire collectif autour du concept, et participer à l'invisibilisation de certaines de ses manifestations.

Dans le cas de la masculinité, nous venons de relever l'importance des normes sociales hégémoniques dans la traumatisation des hommes. Un des piliers de sa réussite semble reposer justement sur l'invisibilité des dommages de ce processus, notamment pour les hommes eux-mêmes. En effet, si les hommes ne sont pas conscients de leurs traumatismes et du coût de ceux-ci pour autrui et pour eux-mêmes, alors le cycle peut se perpétuer sans encombre. Quand bien même certains seraient amenés à conscientiser leurs traumatismes, ils risquent de se heurter à la stigmatisation, ou au moins, à la contradiction des représentations sociales du traumatisme avec les injonctions propres à la masculinité hégémonique. En effet, les éléments que nous venons de discuter semblent faire écho à la stigmatisation des traumatisés au cours du XIXe qu'ont passablement étudié Fassin et Rechtman (2007). En effet, bien que les trois figures concernées soient issues de sous-groupes marginalisés, à part éventuellement les soldats, toutes reposent sur des figures masculines – du moins, c'est ce que nous pouvons supposer étant donnée l'absence d'une analyse genrée et le contexte de l'époque. Comme nous l'avons relevé, elles partagent toutes un point commun ; celui de menacer l'ordre social établi par la défiance aux valeurs patriotiques et capitalistes chères au XIXe et toujours influentes, si ce n'est constitutives de nos sociétés contemporaines. Or, ce que les chercheurs n'ont pas pris soin de souligner, c'est que celles-ci questionnent également les valeurs patriarcales et les normes de la masculinité hégémonique. En effet, le traumatisme n'est pas compatible avec les injonctions au stoïcisme, à l'insensibilité émotionnelle et à la bravoure héroïque que l'on impose aux hommes. Cette incompatibilité entre le traumatisme et les idéaux masculins dominants révèle une tension fondamentale au sein du système patriarcal, puisque la reconnaissance du traumatisme chez les hommes, qu'ils soient ouvriers, soldats ou colonisés, met en lumière leur vulnérabilité et leur fragilité émotionnelle, remettant ainsi en question l'image de l'homme fort et imperturbable promue par la masculinité hégémonique. Cette remise en question implicite explique en partie

l'ardeur avec laquelle le traumatisme masculin a été stigmatisé et délégitimé. Afin de réaffirmer les normes masculines de résilience et d'endurance face à l'adversité, leurs expériences traumatiques ont été systématiquement délégitimées, participant ainsi à maintenir l'illusion d'une masculinité invulnérable, essentielle à la perpétuation des structures de domination.

Bien que le traumatisme soit désormais davantage pris au sérieux, considéré davantage comme la preuve fondamentale de notre humanité partagée et le témoin de l'horreur, ceci ne semble être vrai seulement dans le cas de faits extrêmes particulièrement visibles comme pour les attentats du 11 septembre 2001 par exemple (Fassin & Rechtman, 2007). Au-delà des enjeux économiques et politiques, la légitimation du traumatisme masculin risquait de fragiliser les fondements mêmes de la domination masculine, en révélant la vulnérabilité inhérente à la condition humaine, indépendamment de toute fragilité individuelle ainsi que les horreurs que subies pour son maintien. Ainsi, il est essentiel, tout comme pour les soldats partis au front, de 'restaurer l'honneur collectif' et éviter qu'on ne se rende compte de l'absurdité de la guerre, dans notre cas du système patriarcal comme de tout autre système de domination (p.71). Les hommes se sont vu nier leurs expériences traumatiques lorsqu'ils osaient s'en réclamer, il semble donc assez logique qu'aujourd'hui nous soyons si difficilement prêt-es à admettre qu'ils puissent être eux aussi être traumatisés par le même système qui les maintient au pouvoir.

En somme, les structures de dominations sont non seulement productrices de traumatisme chez les populations dominées, mais également chez les dominants. Nous avons même démontré que cette traumatisation des dominants est nécessaire au maintien des structures de domination. Ainsi, nous pouvons conclure ce dernier volet d'analyse par le constat que la traumatisation des hommes constitue le fondement de la socialisation masculine hégémonique, et fonde ainsi la domination masculine. Les structures de pouvoir nécessitent non seulement la production de populations subordonnées, mais également et surtout la production de populations dominantes, suffisamment déshumanisées et désensibilisées pour être capables de participer à sa reproduction. De même, l'invisibilisation du traumatisme des dominants semble constituer une condition nécessaire pour la survie des structures de domination. Le traumatisme crée donc un terrain fertile pour la violence et la domination, qui à leur tour génèrent plus de traumatismes, créant ainsi un cycle auto-entretenu.

CONCEVOIR L'EMANCIPATION

Un des apports majeurs de la reconceptualisation politique que nous avons proposée du traumatisme repose sur le fait qu'elle permet non seulement d'envisager la domination, mais également par conséquent de penser des solutions concrètes d'émancipation²³. Bien qu'il soit important de veiller à ne pas réduire le traumatisme à son potentiel néfaste, ni à le glamouriser en banalisant la souffrance qu'il peut induire, nous ne pouvons ignorer le rôle du traumatisme en tant que vecteur de transmission et de maintien des dynamiques de violence et, de ce fait, le considérer comme une problématique normative incontournable. Pour remédier aux mécanismes de reproduction des dynamiques de violence, nous pouvons envisager des pratiques ciblées qui s'inscrivent dans une perspective dite 'réparatrice' profondément radicale. Cette entreprise est particulièrement délicate du fait qu'en raison de la proximité du concept avec la psychologie et la psychiatrie, elle contient le potentiel de reproduire la pathologisation des personnes traumatisées et contribuer ainsi à leur marginalisation, ce que nous souhaitons éviter pour les raisons que nous avons déjà décrites précédemment.

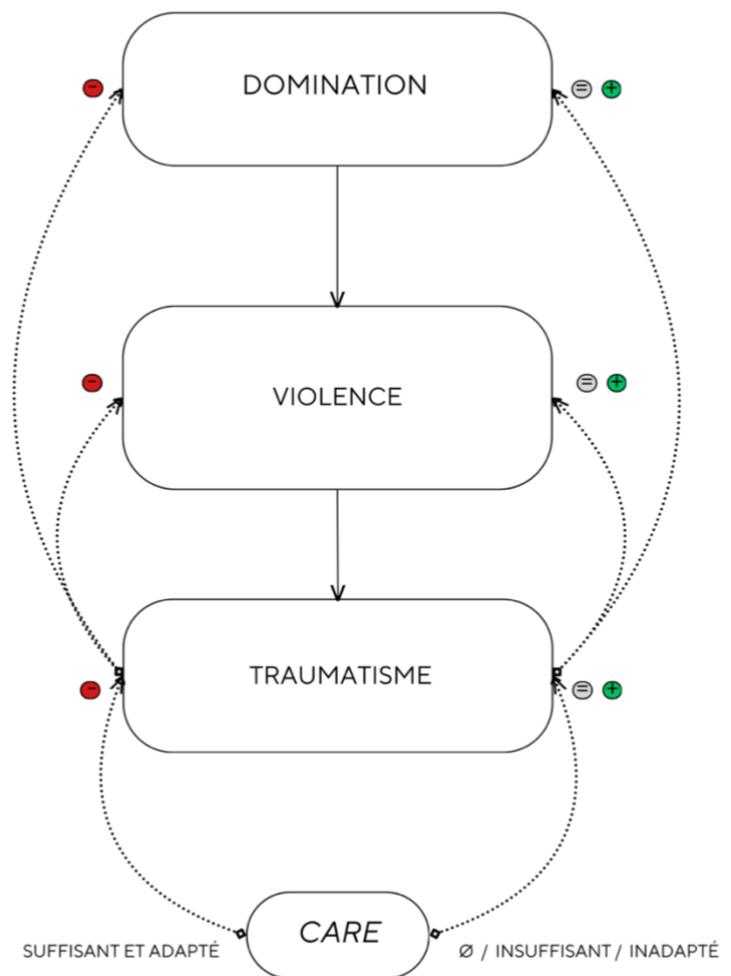
De la nécessité du care

Au travers d'une analyse des œuvres principales de Frantz Fanon, Maggie Fitzgerald (2022) établit un lien particulièrement intéressant pour notre réflexion entre la pensée décoloniale - et donc émancipatoire - et les éthiques du *care*. Elle rend notamment compte de la dynamique cyclique de la violence et marginalement du traumatisme, et soutient que celle-ci se maintient tant qu'une intervention du *care* n'est pas mise en œuvre pour interrompre ce cycle. Elle permet ainsi de démontrer la pertinence et la nécessité du *care* en tant que démarche et enjeu politique en le présentant comme un outil potentiel de transformation sociale et de lutte contre l'oppression.

²³ Nous entendons par 'émancipation' suivant les approches critiques qui la définissent comme la libération des individus et des groupes de formes de domination. Elle est donc implicite représentée par le symbole négatif dans le schéma conceptuel proposé en page suivante.

En relisant Fanon à travers le prisme de l'éthique du care, Fitzgerald fournit une nouvelle perspective sur la nature cyclique de la violence et du traumatisme, qui résonne avec notre discussion sur le '*re-enactment*'. En suggérant que la rupture de ces cycles nécessite non seulement une prise de conscience des dynamiques de violence, mais aussi une pratique active du *care* à tous les niveaux de la société, elle remet en question les dichotomies simplistes entre violence et non-violence qui limitent son potentiel politique. En effet, elle permet de dépasser ce qui semble à première vue constituer une incohérence dans la pensée fanonienne en acceptant l'utilité de la violence dans les luttes émancipatoires, qui peuvent servir à se défaire des relations de domination, tout en affirmant la nécessité du *care* a posteriori pour pouvoir se libérer des impacts durables de la violence coloniale sur les structures psychiques. Ainsi, nous pouvons soutenir que toute forme de violence, qu'elle soit justifiée ou non, qu'elle permette de se libérer de relations de pouvoir ou qu'elle serve l'oppression, nécessite l'intervention de pratiques de *care* qui soient suffisantes et adaptées. Cette dernière étape nous permet alors de capturer l'ensemble des dynamiques de la violence systémique et de saisir la complexité de sa reproduction.

L'IMPORTANT DU *traumatisme* DANS LA REPRODUCTION DE LA *domination*



- négative ● positive
- ⊖ neutre → causalité systématique → causalité contingente

Ce schéma conceptuel synthétise l'importance du traumatisme dans la reproduction de la violence et son rapport avec la domination que nous avons détaillé jusqu'ici. Il illustre à la fois l'essence de notre conceptualisation du traumatisme comme étant la résultante nécessaire de la violence mais également comment celui-ci peut contribuer à la reproduire s'il n'est pas 'traité' adéquatement. Il souligne, de ce fait, l'importance du *care* pour faire cesser ce cycle auto-entretenu. En effet, si le *care* est suffisant et adapté, alors l'impact du traumatisme peut être potentiellement diminué, et réduire à son tour la violence et la domination. Tandis que sans *care*, ou s'il est insuffisant et/ou inadapté, alors la violence et la domination restent inchangées ou se renforcent.

Qu'est-ce que le care ?

Les théories ou éthiques du *care* peinent elles aussi à percer l'intérêt de la théorie politique contemporaine, ou du moins à s'établir en tant qu'approche théorique solide et crédible, bien que fondamentalement pertinentes pour comprendre et répondre aux dynamiques sociales et politiques. Elles souffrent de leur association et réduction à la sphère de l'intime et de la dépolitisation des enjeux du soin, comme pour le cas du traumatisme (Gary, 2022). La tendance à réduire le *care* à des pratiques de soin interpersonnelles et le traumatisme à une expérience personnelle occulte leur potentiel de transformation sociale et politique. Pourtant, comme nous l'avons démontré pour le traumatisme, le *care* recèle également un pouvoir analytique et critique crucial pour repenser les fondements de nos sociétés et les mécanismes de la domination.

Le *care* repose sur le postulat selon lequel nous sommes nécessairement interdépendants, postulat radicalement opposé aux approches libérales notamment. Dans sa pratique, il comprend "tout ce que nous faisons pour maintenir, continuer et réparer notre « monde » afin que nous puissions y vivre le mieux possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, que nous cherchons tous à tisser dans une toile complexe et vitale" (Tronto & Fisher, 1990, p. 40). Le *care* englobe à la fois une attitude - fondée sur le souci d'autrui, et des pratiques concrètes - qui consistent à prendre soin d'autrui. Ainsi, le *care* constitue une approche nécessairement relationnelle et contextuelle qui ne constitue "ni une démarche relevant uniquement de l'intime et du personnel, ni d'un projet politique désincarné à grande échelle" fondée sur nos vulnérabilités partagées ainsi que sur « l'interdépendance intrinsèque de nos réalités et de nos interactions » ((Raczka & Rodriguez, 2022, p.12). Sa nature

contextuelle fait également du *care* un “un processus constant et interactif” (p.12-13) qui remet en cause la séparation des sphères privées et publiques.

Joan Tronto relève quatre phases essentielles du *care*, à savoir : se soucier de, prendre en charge, prendre soin et recevoir le soin. Ces quatre phases semblent particulièrement pertinentes dans le contexte du traumatisme, puisque, comme nous l’avons relevé précédemment, une partie de l’impact traumatique notamment structurel repose sur l’absence de considération du traumatisme et l’absence de prise en charge de cet enjeu par les instances publiques. Ceci bloque considérablement la possibilité de prendre soin de soi et des autres et de recevoir le soin adapté. Pour ce qui concerne spécifiquement les groupes dominants dont les traumatismes ne sont pas reconnus, ni par les institutions, ni par le grand public, ni d’eux-mêmes, ce processus est compromis. Il semble donc dans un premier temps essentiel d’identifier et de nommer le traumatisme pour qu’il puisse ensuite être pris en charge.

Enjeux de responsabilité

La pertinence des éthiques du *care* pour penser l’émancipation à travers le traumatisme repose entre autres sur l’attention particulière portée aux enjeux de responsabilité dans les processus de ‘réparation’ et de ‘guérison’ et qui vise à sortir des conceptions individuelles du soin au profit d’approches collectives.

A ce sujet, « le *care* estime que nous avons un devoir moral de prendre soin les unes des autres, dans une logique de réciprocité et ce sur tous les plans que ce soit micro-, meso- ou macro-sociologique (Clark Miller, 2010). Les concepts-clés de l’éthique du *care* se basent de ce fait sur une considération sincère des besoins de toutes, enchevêtrés dans des contextes précisément spécifiques à chacune des personnes concernées, dépassant ainsi l’hypothèse rigide communément admise des besoins collectifs (Anthias & Yuval-Davis, 1992) » (p.12).

La contribution du présent travail se veut effectivement bien plus profonde et radicale que simplement stipuler que le traumatisme concerne tout le monde et laisser ainsi sous-entendre que nous devrions tous-tes aller en thérapie ‘soigner’ nos traumatismes. Une telle perspective réitérerait simplement les mêmes dynamiques individualistes que nous avons dénoncées, et comporte donc une portée tout autant limitée, bien qu’il ne s’agisse pas de dénigrer la

psychothérapie. Notre analyse nous a effectivement permis de souligner la portée universelle du traumatisme en raison de notre incarnation à tous-tes dans les structures de pouvoir, et de ce fait, de notre exposition continue à la violence, du moins à certaines de ses formes. Or, bien que personne ne semble pouvoir se prémunir d'être concerné-e par le traumatisme, il reste essentiel de considérer la position sociale et le rôle endossé dans la reproduction de la violence et des structures de pouvoir. Ceci implique effectivement des questionnements autour de la distribution différenciée des responsabilités et des soins.

A ce propos, les éthiques du *care* ont déjà relevé qu'une partie importante de la charge du soin, y compris de la 'guérison' et de l'émancipation, repose sur les populations les plus dominées et est très peu reconnue pour les efforts qu'elle nécessite (e.g. (Hill Collins, 2000; Hochschild, 2020; Tronto, 1993). Les discussions que nous avons menées jusqu'ici soulèvent des enjeux de responsabilité important, notamment dans la prise en charge de cette charge de l'émancipation. La reconceptualisation du traumatisme, et notamment des dichotomies victimes/bourreaux et traumatisé-es/non-traumatisé-es, semble faire écho aux débats sur la nécessité des alliés dans les luttes contre l'oppression. Concevoir les dominants comme nécessairement traumatisés et relever l'importance de ce point pour la reproduction de la violence permet de nuancer certaines positions à ce sujet. En effet, nous ne saurions imputer cette charge uniquement aux groupes dominés, ni exclusivement aux groupes dominants. La reconnaissance des traumatismes des dominants ne vise pas à amoindrir leur responsabilité, au contraire. En effet, ce que nous avons pu démontrer c'est bien qu'en raison du déni de leurs traumatismes, le cycle de la violence et de la domination se perpétue continuellement. Notre travail suggère que l'émancipation doit inclure non seulement la prise en charge des groupes dominés, mais également et surtout une prise de conscience et une transformation des groupes dominants. Les alliés des mouvements émancipatoires ne sont donc plus seulement des soutiens à la lutte mais doivent lutter pour s'émanciper des normes dominantes, ce qui peut prendre le cas échéant la forme d'une prise en charge thérapeutique. Il s'agit là d'une approche davantage interdépendante, plus fidèle aux éthiques du *care* et probablement davantage réaliste. La responsabilité dans la domination comprend donc deux volets : la responsabilité vis-à-vis de la production du traumatisme mais également la responsabilité de la prise en charge de celui-ci.

Il est bien entendu nécessaire de repérer également la co-optation du *care* par les logiques marchandes capitalistes afin de s'en distancer. Il ne s'agit effectivement pas d'encourager à la

participation à l'économie du bien-être par le biais d'achats de produits ou de consommation de thérapies individuelles. Certaines chercheuses comme Hi'ilei Julia Kawehipuaakahaopulani Hobart et Tamara Kneese (2020), ont effectivement porté à notre attention la manière dont le néolibéralisme individualise la responsabilité du *care* et le dépossède de son potentiel politique. C'est pourquoi elles insistent sur une conception du *care* qui se doit d'être radicale. Les auteures permettent également de mettre en lumière le fait que le *care* constitue une stratégie d'adaptation (*'coping mechanism'*) utilisé par les groupes marginalisés pour survivre et résister face à l'oppression. Le *care* est dans ces cas une question de nécessité, tandis que les groupes privilégiés peuvent se permettre de vivre dans le déni de leur propre historique traumatique.

La délibération comme pratique et espace de 'guérison' collective

Les pratiques politiques qui semblent se rapprocher le plus d'une forme de thérapie collective sembleraient être les pratiques délibératives. En effet, elles proposent un espace d'échange et de discussion qui se veut à la fois éducatif, puisqu'il s'agit généralement d'étudier l'objet de la discussion ensemble et d'en débattre ensuite pour parvenir à un accord.

Ces espaces partagés permettent non seulement de faire part de son expérience personnelle et de son opinion vis-à-vis d'un objet donné, mais également que ce vécu situé soit reconnu par les autres participant-es du groupe. Ainsi, des expériences et des vécus, qu'ils soient de groupes marginalisés ou dominants, peuvent être nommés et sortir de l'invisibilité – enjeux dont souffre le traumatisme. À travers le processus délibératif, les participants peuvent co-construire une compréhension partagée des enjeux liés au traumatisme, facilitant ainsi une prise de conscience collective. Par ailleurs, la prise de décision liée à l'objet politique débattu peut renforcer le sentiment d'agentivité des personnes impliquées et favoriser la création et la transformation des relations qui structurent différents groupes, puisqu'ils sont tous-tes considérés.

Nous pourrions envisager des espaces délibératifs conçus autour des enjeux de la masculinité pour permettre aux hommes de questionner leur rapport à celle-ci, de se rendre compte des effets qu'elle produit sur eux et sur les autres, et imaginer de nouvelles manières d'exister et de s'épanouir en tant qu'homme. Pour ce faire, des espaces et moments privilégiés entre hommes peuvent s'alterner avec des moments dans lesquels les femmes sont également présentes pour partager leur point de vue et leur vécu en tant que concernées de la domination masculine.

Hobart et Kneese (2020) expliquent que le *care* radical nécessite un espace sûr dans lequel les risques d'aggravation des traumatismes sont minimisés, et c'est pourquoi il est souvent pratiqué dans des espaces créés en marge des institutions dominantes. Ceci fait penser aux discussions sur la nécessité des espaces et pratiques en mixité choisie ainsi que sur les débats autour des épistémiques dans le cadre de pratiques délibératives. Penser des espaces et pratiques collectives dans un contexte d'émancipation où non seulement les groupes subordonnés, mais également les groupes dominants peuvent se rencontrer n'est de toute évidence pas exempt de challenges, et ouvre la voie à de nombreuses discussions. En effet, il faudrait définir ce qui constitue un espace sûr, quand bien même il est possible de l'atteindre. Pour ce faire, il semble important de poursuivre cette discussion dans un autre travail en mobilisant la littérature autour des inégalités épistémiques et des risques de reproduire la domination par le biais de la délibération.

Les pratiques délibératives sont également particulièrement intéressantes en raison du potentiel créatif de celles-ci. En effet, collectiviser les idées et contribuer à repenser nos sociétés semble essentiel lorsqu'il s'agit de trouver des alternatives aux modèles hégémoniques. En effet, il est nécessaire d'agir sur les structures de pouvoir, et ce qui semble constituer une étape essentielle du processus d'émancipation à la lecture de 'Capitalist Realism: Is There No Alternative?' (2009) de Mark Fisher. En effet, il y explore notamment comment le néolibéralisme produit une forme de 'dépression généralisée', en limitant notre capacité à imaginer des alternatives politiques et sociales. En psychologie, il a effectivement été constaté que les troubles anxio-dépressifs dont souffrent de plus en plus les populations occidentales sont caractérisées par une importante difficulté à envisager des alternatives (Cvetkovich, 2012). D'ailleurs, les chercheurs-euses qui s'intéressent aux thérapies assistées par psychédéliques ont pu constater leur efficacité justement en raison de leur capacité à permettre aux patient-es de retrouver leur imagination, pratiques collectives répandues dans de nombreuses sociétés non-occidentales. Un même objectif peut être atteint de nombreuses manières, et doivent toutes pouvoir coexister, voire se compléter. Les sociétés contemporaines sont plus habituées à des thérapies basées sur l'expression verbale, d'où la pertinence de la délibération, mais il est important de respecter le fait que ce ne soit pas le cas pour toute la population et offrir des espaces sûrs pour un maximum de diversité (Brown & Root, 2014; Craps, 2012, 2013; Craps et al., 2015).

De la même manière qu'il semble impossible de définir la violence de manière objective et précise ainsi qu'établir concrètement les limites du traumatisme, il convient d'embrasser la diversité des approches militantes et 'thérapeutiques' développées et pratiquées dans divers contextes. Il n'a certainement pas de méthode universelle unique qui puisse convenir à tous-tes, mais bien une palette de possibilités à expérimenter. La première étape consisterait à démocratiser davantage les travaux à ce sujet, à démystifier le tabou en encourageant les discussions publiques ainsi qu'à fournir autant de ressources épistémiques que pratiques à la l'ensemble de la population.

CONCLUSION

Dans le cadre de ce mémoire, nous avons proposé une reconceptualisation politique du traumatisme qui permette de le concevoir comme un élément central des dynamiques de pouvoir et de domination. Il a d'abord été question de s'intéresser à l'histoire de la conceptualisation du traumatisme et des *trauma studies*, avec une importance particulière accordée au PTSD ainsi qu'aux critiques qui ont été formulées à son égard - puisqu'il a fortement influencé la conception du traumatisme, bien que ce soient deux concepts distincts. Notre analyse a permis de relever les limites importantes des approches centrées sur l'événement et de souligner la nécessité d'une perspective ancrée dans la violence qui comprenne ses différentes formes, y compris structurelles et systémiques. Ainsi, nous avons établi que le traumatisme psychique devrait être compris comme la résultante nécessaire sur les psychés de l'exposition à la violence dont l'impact reconfigure durablement les structures psychiques, sociales et culturelles des sujets impliqués. Cette conceptualisation comporte des implications importantes pour la compréhension du traumatisme, puisqu'elle permet de le distinguer radicalement du PTSD en raison de sa nature profondément politique. Celle-ci nous permet de dépasser les dichotomies victimes/bourreaux et traumatisé-es/non-traumatisé-es qui occultent une importante partie de la réalité du traumatisme. Nous pouvons désormais concevoir le traumatisme comme un enjeu central de la reproduction de la domination à travers une compréhension du traumatisme qui soit à la fois le produit et le fondement de la violence. Pour ce faire, nous avons analysé la masculinité hégémonique afin de démontrer que le traumatisme concerne également et surtout les groupes dominants, notamment parce qu'ils sont traumatisés à la fois en tant que 'victimes' du système patriarcal et en tant que bourreaux, complices et témoins. Nous avons

également discuté des difficultés que pose la stigmatisation du traumatisme pour l'acceptation du traumatisme masculin, notamment en raison de son incompatibilité avec les attentes sociales sur lesquelles se fonde l'identité masculine.

Le traumatisme constituant à la fois le produit des structures de pouvoir oppressives et le fondement de la reproduction de la violence et de la domination, implique qu'il soit nécessaire non seulement de s'intéresser à la 'guérison' des traumatismes mais également aux structures de pouvoir qui les produisent. C'est une dynamique double qui doit être considérée simultanément pour pouvoir envisager l'émancipation. Les groupes subordonnés doivent être sérieusement pris en charge lorsqu'ils sollicitent des soins et nécessitent pour cela un investissement particulier et varié dans les infrastructures nécessaires, et non seulement dans l'institution psychiatrique. Toutefois, sans une transformation des structures de domination, la traumatisation perdurera. C'est pourquoi il est nécessaire de cibler la source de celle-ci en prenant en charge les groupes dominants et transformer les systèmes de production de traumatisme, comme le système capitaliste pour ne citer qu'un exemple. C'est pourquoi dans le cadre de la domination masculine, il semble crucial de devoir activement repenser la masculinité hégémonique et offrir des espaces éducatifs et thérapeutiques sûrs aux hommes pour leur permettre d'explorer leur vulnérabilité. Les groupes dominants constituent en effet la pierre angulaire entre le niveau politique et le niveau interpersonnel, et celui qui pourrait permettre d'obtenir des résultats plutôt rapidement. En effet, briser la culture du silence chez les hommes constituerait déjà une première étape considérable pour affaiblir le cycle de la violence. Pour ce faire, des instances délibératives autour d'enjeux de genre et de la masculinité pourraient s'avérer particulièrement intéressantes.

Les limites de mon travail sont aussi nombreuses que ses contributions, à la hauteur de l'ambition d'un tel projet. Pour chaque élément apporté et chaque question soulevée, de nombreuses interrogations peuvent émerger. A mon sens, pratiquement chaque point évoqué mériterait d'être largement davantage exploré, mais j'ai préféré proposer une théorisation globale qui aborde étape du cycle traumatique. Pour cela, je ne saurai rendre compte de manière exhaustive des contributions et des limites de ce modeste ouvrage, mais en voici les principales.

Premièrement, nous sommes parvenus à proposer une reconceptualisation du traumatisme qui permette une compréhension politique du phénomène ancrée dans la violence. Nous avons

également contribué à dépasser les dichotomies de victimes/bourreaux et traumatisé/non-traumatisé, ainsi qu'approfondir le rapport entre traumatisme et masculinité, avec l'ambition que notre analyse soit généralisable à toute forme de domination. Finalement, nous avons proposé des pistes pratiques qui offrent des perspectives concrètes pour ancrer notre discussion dans la réalité, offrant de nouvelles perspectives sur les enjeux de responsabilité. De ce fait, de nouvelles questions autour de la mixité choisie et des stratégies militantes peuvent être (re)pensées sur la base de nos réflexions. Sur le plan purement théorique, notre reconceptualisation du traumatisme permet de repenser les théories du pouvoir et de la domination, ainsi que contribuer à la légitimité du *care* mais également des échanges interdisciplinaires avec la psychologie. Elle permet également de repenser les cadres épistémiques conventionnels en proposant une approche davantage fluide et nuancées des dynamiques sociales et structurelles.

Toutefois, notre discussion comprend plusieurs limites qu'il convient de nommer de manière tout à fait transparente. La complexité et la subjectivité du concept de traumatisme rend effectivement la discussion particulièrement délicate. En considérant le traumatisme comme bien plus large que sa conception conventionnelle et en soulignant son omniprésence, nous courrons le risque de minimiser les expériences des personnes concernées par des graves occurrences de celui-ci et diluer le concept. Quand bien même, nous avons souligné l'importance de considérer à la fois la forme et l'intensité du phénomène, permettant de comprendre l'ensemble des expériences humaines sur la base d'un continuum permettant à toutes les expériences de coexister sans nécessairement recourir à une hiérarchisation de la souffrance. Autrement, il semble tout à fait légitime de se demander s'il est bel et bien possible de généraliser notre réflexion portée sur la masculinité à l'ensemble des relations de domination. Finalement, je ne serais pas surprise qu'on reproche à ce travail une simplification excessive du traumatisme, de la violence ou des rapports de domination, ce qui me paraît constituer une critique tout à fait légitime, à laquelle il faudrait davantage de recherche pour pouvoir y répondre.

Pour aller plus loin, de nombreux cas pourraient être étudiés afin de tester la validité et la pertinence de notre théorisation pour penser les phénomènes politiques. Par exemple, il m'apparaît particulièrement intéressant de porter cette discussion à la montée de l'extrême droite à l'échelle globale, en se demandant si le vote populiste ne serait pas alimenté par une forme de traumatisme, notamment chez les personnes ayant vécu un déclassement social. Le cas de l'occupation israélienne en territoire palestinien et du génocide en cours, constituerait un autre

cas d'étude intéressant de traumatisme transgénérationnel qu'il pourrait être pertinent d'aborder, notamment en vue d'éviter que celui-ci ne se reproduise ensuite chez la population palestinienne à la génération suivante. Dans ce cas-ci par exemple, nous pourrions nous demander si et comment des espaces délibératifs peuvent être efficaces et pertinents pour reconstruire les identités concernées.

BIBLIOGRAPHIE

- Ackermann, P. (2024, September 19). «Le procès de la masculinité ordinaire»: autour des viols de Mazan, une onde de choc nationale - *Le Temps*. *Le Temps*. https://www.letemps.ch/monde/europe/le-proces-de-la-masculinite-ordinaire-autour-des-viols-de-mazan-une-onde-de-choc-nationale?srsId=AfmBOoq1-os4tgOnn-_64wFBFjZ8saVmsQKBYuqVaUObpT5helYq2pAm
- Alcinda, H. (1999). *The Collective Body: Challenging Western Concepts of Trauma and Healing*.
- Alexander, J. C. (2004). Toward a Theory of Cultural Trauma. In *Cultural Trauma and Collective Identity* (1st ed., pp. 1-30). University of California Press.
- Alexander, J. C. (2012). *Trauma: A Social Theory*. Polity Press.
- Alford, C. F. (2016). Trauma Is Political. *Trauma, Culture, and PTSD*, 31-52.
- Andermahr, S. (2015). "Decolonizing Trauma Studies: Trauma and Postcolonialism"—Introduction. *Humanities 2015, Vol. 4, Pages 500-505, 4(4)*, 500-505.
- Becker, Ernest. (1973). *The denial of death*. Free Press.
- Benoit, Laelia. (2023). *Infantisme*. 63.
- Bercherie, P. (2010). Pourquoi le DSM ? L'obsolescence des fondements du diagnostic psychiatrique. *L'information psychiatrique*, 86(7), 635-640.
- Blehm, A. (2024). What Is Trauma? A Critique and Definition. *Journal of Theoretical and Philosophical Psychology*.
- Brave Heart, M. Y. H., & DeBruyn, L. M. (1998). The American Indian holocaust: Healing historical unresolved grief. *American Indian and Alaska Native Mental Health Research*, 8(2), 60-82.

- Brown, L. S. (1995). Not Outside the Range: One Feminist Perspective on Psychic Trauma. In C. Caruth (Ed.), *Trauma: Explorations in Memory* (pp. 100-112). The Johns Hopkins University Press.
- Brown, L. S., & Root, M. P. P. (2014). Diversity and complexity in feminist therapy. In *Routledge*. Routledge.
- Bryant-Davis, T., Adams, T., Alexandre, A., & Gray, A. A. (2017). The Trauma Lens of Police Violence against Racial and Ethnic Minorities. *Journal of Social Issues*, 73(4), 852-871.
- Bulhan, H. A. (1985). *Frantz Fanon and the Psychology of Oppression*. Plenum Press.
- Burstow, B. (2003). *Toward a Radical Understanding of Trauma and Trauma Work*.
- Butler, J. (2004). *Precarious Life: The Powers of Mourning and Violence*. Verso.
- Butler, J. (2009). Frames of War: When Is Life Grievable? *Choice Reviews Online*, 47(01), 47-0537-47-0537.
- Carter, A. (2021). When Silence Said Everything: Reconceptualizing Trauma through Critical Disability Studies. *Lateral*, 10.1. <https://csalateral.org/section/cripistemologies-of-crisis/when-silence-said-everything-reconceptualizing-trauma-through-critical-disability-studies-carter/>
- Carter, R. T. (2007). Racism and psychological and emotional injury: Recognizing and assessing race-based traumatic stress. *The Counseling Psychologist*, 35(1), 13-105.
- Caruth, C. (1995). *Trauma Explorations in Memory*. Johns Hopkins University Press.
- Connell, R. (1995). *Masculinities*. University of California.
- Craps, S. (2012). Postcolonial witnessing: Trauma out of bounds. *Postcolonial Witnessing: Trauma Out of Bounds*, 1-170.
- Craps, S. (2013). Beyond Eurocentrism: Trauma Theory in the Global Age. In G. Buelens, S. Durrant, & R. Eaglestone (Eds.), *The Future of Trauma Theory* (pp. 45-61). Routledge.
- Craps, S. (2020). Climate trauma. *The Routledge Companion to Literature and Trauma*, 275-284.
- Craps, S., Cheyette, B., Gibbs, A., Andermahr, S., & Allwork, L. (2015). Decolonizing Trauma Studies Round-Table Discussion. *Humanities 2015, Vol. 4, Pages 905-923*, 4(4), 905-923.
- Cunsolo, A., & Ellis, N. R. (2018). Ecological grief as a mental health response to climate change-related loss. *Nature Climate Change 2018 8:4*, 8(4), 275-281.
- Cvetkovich, A. (2012). *Depression: A public feeling*. In *Depression*. Duke University Press.

- Danieli, Y. (1998). International Handbook of Multigenerational Legacies of Trauma. In *International Handbook of Multigenerational Legacies of Trauma*. Springer Science & Business Media.
- English, M. D., & Rubenstein, R. E. (2022). Systemic Violence. *Encyclopedia of Violence, Peace, & Conflict: Volume 1-4, Third Edition, 1*, 439-444.
- Erikson, K. (1991). Notes on Trauma and Community*. *Trauma: Explorations in Memory*, 48(4), 455-112.
- Erikson, K. (1994). *A New Species of Trouble: The Human Experience of Modern Disasters*.
- Fanon, F. (1952). *Peau noire, masques blancs*. Éditions du Seuil.
- Fanon, F. (1961). *Les damnés de la terre*. François Maspero.
- Fassin, D. (2000). *Les politiques de l'ethnopsychiatrie*. L'Homme. (153), 231-250.
- Fassin, D. (2014). De l'Invention du Traumatisme à la Reconnaissance des Victimes. *Vingtième Siècle: Revue d'Histoire*, 123(3), 161-171.
- Fassin, D., & Rechtman, R. (2007). *L'Empire du Traumatisme : Enquête sur la Condition de Victime*. Flammarion.
- Fisher Mark. (2009). Capital Realism: Is There No Alternative? *Society*, 81.
- Fitzgerald, M. (2022). Violence and Care: Fanon and the Ethics of Care on Harm, Trauma, and Repair. *Philosophies 2022, Vol. 7, Page 64*, 7(3), 64.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir: Naissance de la prison*. Éditions Gallimard.
- Freud, S. (1927). Au-delà du principe de plaisir (S. Jankélévitch, Trans.). In S. Freud (Ed.), *Essais de psychanalyse* (pp. 11-81). Payot.
- Gary, M. E. (2022). From care ethics to pluralist care theory: The state of the field. *Philosophy Compass*, 17(4), e12819.
- Gibbs, A. (2014). Contemporary American Trauma Narratives. In *Edinburgh University Press*. Edinburgh University Press.
- Goldsmith, R. E., Martin, C. G., & Smith, C. P. (2014). Systemic Trauma. *Journal of Trauma & Dissociation*, 15(2), 117-132.
- Goozee, H. (2021). Decolonizing Trauma with Frantz Fanon. *International Political Sociology*, 15(1), 102-120.
- Griffin, G. (2020). Defining trauma and a trauma-informed COVID-19 response. *Psychological Trauma: Theory, Research, Practice, and Policy*, 12(S1), S279-S280.

- Haslam, N. (2016). Concept Creep: Psychology's Expanding Concepts of Harm and Pathology. *Psychological Inquiry*, 27(1), 1-17.
- Haslam, N., & McGrath, M. J. (2020). The Creeping Concept of Trauma. *Social Research: An International Quarterly*, 87(3), 509-531.
- Herman, J. L. (1992a). Complex PTSD: A syndrome in survivors of prolonged and repeated trauma. *Journal of Traumatic Stress*, 5(3), 377-391.
- Herman, J. L. (1992b). *Trauma and recovery*. 276.
- Hill Collins, P. (2000). *Black Feminist Thought : Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*. Routledge.
- Hobart, H. J. K., & Kneese, T. (2020). Radical care: Survival strategies for uncertain times. *Social Text*, 38(1), 1-16.
- Hochschild, A. R. (2020). *The Managed Heart*. University of California Press.
- hooks, bell. (2005). *The Will to Change : Men, Masculinity, and Love*. 188.
- Janani, K. S., & Karmakar, M. (2023). Insidious Trauma: A Literature Review. *World Journal of English Language*, 13(2), 384-392.
- Katz, J. (2006). *The macho paradox*. Sourcebooks.
- Kaufman, M. (1987). The Construction of Masculinity and the Triad of Men's Violence. In M. Kaufman (Ed.), *Beyond Patriarchy: Essays by Men on Pleasure, Power, and Change*.
- Kaufman, M. (1993). *Cracking the Armour : Power, Pain and the Lives of Men*. Viking.
- Kimmel, M. S. (2008). *Guyland : the Perilous World Where Boys Become Men*. HarperCollins.
- Kimmel, M. S. (2018). *Privilege: A Reader* (M. S. Kimmel & A. L. Ferber, Eds.; 4th ed.). Routledge.
- Kira, I. A., Templin, T., Lewandowski, L., Ramaswamy, V., Ozkan, B., & Mohanesh, J. (2008). The Physical and Mental Health Effects of Iraq War Media Exposure on Iraqi Refugees. *Journal of Muslim Mental Health*, 3(2), 193-215.
- Krupnik, V. (2019). Trauma or adversity? *Traumatology*, 25(4), 256-261.
- Leys, R. (2000). *Trauma: A Genealogy*. University of Chicago Press.
- Luckhurst, R. (2008). The trauma question. In *The Trauma Question* (1st ed.). Routledge.
- Marx, B. P., Hall-Clark, B., Friedman, M. J., Holtzheimer, P., & Schnurr, P. P. (2024). The PTSD Criterion A debate: A brief history, current status, and recommendations for moving forward. *Journal of Traumatic Stress*, 37(1), 5-15.

- Mbembe, A. (2018). Politiques de l'inimitié. La Découverte.
- Mbembe, A. (2019). *Necropolitics*. Duke University Press.
- Mohamed, S. (2015). Of Monsters and Men : Perpetrator Trauma and Mass Atrocity. *Columbia Law Review*, 115(5), 1157-1216.
- Panchuck, M. (2018). The Shattered Spiritual Self: A Philosophical Exploration of Religious Trauma. *Res Philosophica*, 95(3), 505-530.
- Pérez Zapata, B. (2021). Zadie Smith and Postcolonial Trauma: Decolonising Trauma, Decolonising Selves.
- Perrotta, G. (2020). *Psychological Trauma: Definition, Clinical Contexts, Neural Correlations and Therapeutic Approaches Recent Discoveries*.
- Raczka, V., & Rodriguez, E. (2022). *Multiculturalisme et Care: Qu'advient-il de la Reconnaissance ?* <https://pdflink.to/raczkarodriguez2022/>
- Renault, E. (2015). Pouvoir ou Domination ? Pouvoir ou Exploitation ? Deux Fausses Alternatives. *Marx & Foucault*, 199-212.
- Resende, E. S. A., & Budryte, D. (2014). *Memory and Trauma in International Relations : Theories, Cases, And Debates*. Routledge.
- Root, M. P. P., Brown, L. S., & Ballou, M. B. (1992). Reconstructing the Impact of Trauma on Personality. In *Personality and Psychopathology: Feminist Reappraisals* (pp. 229-265). Guilford Press.
- Rothberg, M. (2020). The Implicated Subject. Stanford University Press.
- Ruíz, E. (2024). Structural Trauma. *Meridians*, 23(1), 29-50.
- Salvarelli, J. P. (2013). De quoi la psychiatrie est-elle le nom ? *L'information psychiatrique*, 89(1), 15-31.
- Sztompka, P. (2000). Cultural Trauma : The Other Face of Social Change. *European Journal of Social Theory*, 3(4), 449-466.
- Tedeschi, R. G., & Calhoun, L. G. (2004). Posttraumatic Growth: Conceptual Foundations and Empirical Evidence. *Psychological Inquiry*, 15(1), 1-18.
- Tironi, M., & Rodríguez-Giralt, I. (2017). Healing, knowing, enduring: Care and politics in damaged worlds. *Sociological Review*, 65(2_suppl), 89-109.
- Tronto, J. C. (1993). Moral Boundaries : A Political Argument for an Ethic of Care. In *Moral Boundaries*. Routledge.

- Tronto, J. C., & Fisher, B. (1990). Toward a Feminist Theory of Caring. In *Circles of Care: Work and Identity in Women's Lives* (pp. 36–54). SUNY Press.
- Van der Kolk, B. A. (1989). The Compulsion to Repeat the Trauma: Re-enactment, Revictimization, and Masochism. *Psychiatric Clinics of North America*, 12(2), 389–411.
- Van Der Kolk, B. A. (2005). Developmental trauma disorder. *Psychiatric Annals*, 35(5), 401–408.
- Visser, I. (2011). Trauma theory and postcolonial literary studies. *Journal of Postcolonial Writing*, 47(3), 270–282.
- Visser, I. (2015). Decolonizing Trauma Theory: Retrospect and Prospects. *Humanities 2015*, Vol. 4, Pages 250-265, 4(2), 250–265.
- Waldron, I. R. G. (n.d.). *The wounds that do not heal: Black expendability and the traumatizing aftereffects of anti-Black police violence*.
- Young, A. (1995). *The Harmony of Illusions: Inventing Post-traumatic Stress Disorder*. Princeton University Press.
- Zižek, Slavoj. (2008). *Violence : six sideways reflections*. Picador.
-